

*Gaudichon Masson (A. 72. 63) + Navery*  
*B. 12*

*11739. ee. 98*  
*6*

LES

# FILS AINÉS DE LA RÉPUBLIQUE

Drame en cinq actes et neuf tableaux

PAR

**MM. MICHEL MASSON ET RAOUL DE NAVERY**

MIS EN SCÈNE PAR M. HENRI LAURENÇON

Représenté pour la première fois sur le théâtre Parisien,  
le 23 novembre 1872.

(DIRECTION DE M. P. MONTEL)



PARIS

LIBRAIRIE GÉNÉRALE  
**MAILLET, ÉDITEUR**  
Boulevard Haussmann, 72.

1873

PERSONNAGES.

ACTEURS.

BRICHARD, premier rôle.....	MM. A. MONTAL.
LIONEL, jeune premier rôle.....	TÉREL.
KLÉBER, deuxième volontaire, 2 <sup>e</sup> premier rôle.....	VALFORT.
BEAUREPAIRE, 2 <sup>e</sup> premier rôle.....	MAYER.
NÉYON, troisième rôle.....	DISTRICK.
MARCEAU, premier volontaire, fort jeune premier.....	DE VAUVERSIN.
LA TOUR D'AUVERGNE, premier rôle marqué.....	DAUGÉ.
BONNAVET, premier comique.....	LAPIERRE.
GAINGUERLOT, jeune premier comique.....	BUNEL.
BOCK, deuxième comique.....	SACHOT.
CARNOT, rôle de genre.....	LOUIS F <sup>***</sup> .
DESAIX, premier amoureux.....	STUBLER.
LEMOINE, troisième volontaire, deuxième amoureux.....	ADOLPHE.
FIRMIN, jeune paysan, troisième comique.....	JULES.
LE CAPITAINE TRAVOT, utilité.....	EDOUARD.
ALBERTINE BRICHARD, premier rôle jeune.....	M <sup>mes</sup> JENNY LORMIANI.
GLORIETTE, Déjazet-soubrette.....	ROSE MAYER.
CHRISTINE, première soubrette.....	CHARLOTTE BARDY.
TREMPE-LA-SOUBE, tambour.....	
CADICHE, deuxième soubrette.....	PERY.
UNE VIEILLE FEMME, deuxième duègne.....	LOUISE.

Officiers français et autrichiens, soldats français et autrichiens.



S'adresser, pour la mise en scène détaillée, à M. Henri Laurençon, administrateur du théâtre Parisien, 12, rue de Lyon.

Paris. — Typographie A. HENNUYER, rue du Boulevard, 7.

LES  
FILS AINÉS DE LA RÉPUBLIQUE

---

ACTE PREMIER  
PREMIER TABLEAU

**Les volontaires.**

Paysage. Des collines à droite et à gauche. Un gros arbre isolé à gauche du public.

SCÈNE PREMIÈRE.

Trois détachements de volontaires arrivent successivement par différents côtés et viennent se réunir au bas des collines.

UN VOLONTAIRE, *paraissant d'abord seul sur la colline, à droite du public.*

Bon ! Voilà le chêne des Quatre-Chemins. (*Appelant.*) Par ici, les volontaires parisiens : nous sommes au rendez-vous !

LE PREMIER DÉTACHEMENT, *descendant la colline.*

ENSEMBLE.

AIR : *Veillons au salut de l'empire.*

Enfants de Paris, bon courage !  
De l'honneur nous suivons l'chemin.  
Chassons les soucis du voyage  
Par un refrain républicain.

Liberté (*bis*), qu'à ta voix chacun s'lève et s'écrie :  
Liberté (*bis*), tous nos droits par toi seront conquis.

Vaincre ou mourir pour la patrie, } *Bis.*  
C'est l'cri des enfants de Paris. }

LE DEUXIÈME DÉTACHEMENT, *arrivant par la colline à gauche  
et s'arrêtant.*

Vive les enfants de Paris !

LE DEUXIÈME DÉTACHEMENT, *descendant la colline.*

ENSEMBLE.

MÊME AIR.

Pour notre cause rien ne coûte,  
Chacun bientôt le prouvera :  
Car nous recrutons sur la route,  
Rien qu'en répétant ces mots-là :  
Liberté (*bis*), qu'à la voix chacun s'lève et s'écrie :  
Liberté (*bis*), rends-nous forts contre nos ennemis.  
Vaincre ou mourir pour la patrie, } *Bis.*  
C'est l'cri partout comme à Paris. }

TOUS.

Vive la France !

LE PREMIER VOLONTAIRE.

Ah çà ! nous ne sommes pas au complet... Est-ce que les  
autres que nous attendons se seraient égarés en route ?

(On entend à gauche le tambour battre le pas redoublé.)

LE DEUXIÈME VOLONTAIRE.

C'est possible ; mais du moins ils ne sont pas perdus, car  
les voilà.

LE PREMIER VOLONTAIRE.

Halte !... Qui vive ?

PLUSIEURS VOIX DU TROISIÈME DÉTACHEMENT.

Bretagne, Normandie, Lorraine, Alsace.

TROISIÈME VOLONTAIRE, *à ses compagnons.*

Repos ! Et une poignée de main aux camarades pour faire  
connaissance.

(Roulement, les groupes se mêlent.)

LE PREMIER VOLONTAIRE.

Sans reproches, vous n'arrivez pas tout à fait à l'heure mi-  
litaire.

LE TROISIÈME VOLONTAIRE.

C'est peut-être que nous venons de plus loin que vous.

LE DEUXIÈME VOLONTAIRE.

Et vous avez fait une bonne route ?

LE TROISIÈME VOLONTAIRE.

Excellente, grâce à Trempe-la-Soupe, que voici. (*Il désigne un jeune tambour.*) Il a mis hier notre voyage en chanson, et nous la répétons encore tout à l'heure. C'est souverain pour emboîter le pas : dès qu'on la chante, on ne sent plus la fatigue.

LE PREMIER VOLONTAIRE.

Diable ! une chanson qui délasse en marchant, c'est bon à savoir pour nous, qui allons avoir un joli ruban de queue à dérouler.

LE TROISIÈME VOLONTAIRE, *au tambour.*

Avance ici, Trempe-la-Soupe, et dégoise carrément notre voyage aux citoyens volontaires... Mets-y du chien et du chic, mon garçon. Il s'agit de populariser ta poésie militaire.

TREMPE-LA-SOUBE.

Une crâne chanson, camarades, que je compte envoyer à Christine, ma sœur de lait, pour la consoler de s'être mariée à l'étranger. C'est dit : Bref, nous embrassons papa et maman et nous voilà partis.

AIR : *Quand nous y vivions ensemble...*

Sans pain, sans argent, sans r'source,  
Nous quittons l'pays gaiement,  
Mais chacun offrait sa bourse  
A not'joyeux détachement.  
Dans c'voyage plein de charmes,  
Les jeunes gens nous suivaient,  
Les mères versaient des larmes,  
Les vieillards nous bénissaient.  
Le soir, dans chaque village,  
Les parents nous traitaient bien ;  
Et pour prix de not'courage,  
Les fill's ne nous r'fusaient rien.  
Reçus au son de la musette,  
Nous trouvions not'couvert mis.

Nous n'buviens que d'la piquette,  
Mais à la gloir' du pays.  
Ainsi, marchant sans alarmes,  
Nous disions, l'cœur raffermi :  
Si nous v'nons à manquer d'armes,  
Nous en trouv'rons chez l'enn'mi.  
Souriant à l'espérance,  
Si chère à l'homme de cœur,  
Certains de venger la France,  
Nous répétons tous en cœur :  
Si les rois qu'la haine attire  
Ont mis l'pied sur l'sol français,  
Nous allons les reconduire  
Jusqu'au fond de leur palais (*ter*).

## SCÈNE II.

LES MÊMES, GLORIETTE et son chien L'ÉVEILLÉ.

Gloriette et l'Eveillé arrivent par le deuxième plan à droite; ils portent une petite manne pleine de bouteilles et de comestibles.

GLORIETTE, *à elle-même, s'arrêtant.*

Encore des volontaires!... On ne voit qu'ça par ici, et ça fait toujours plaisir à voir.

LE PREMIER VOLONTAIRE.

Eh! la jolie fille!... Il fait diablement soif dans votre pays. Cette manne paraît bien garnie... Si vous vouliez nous vendre à boire...

GLORIETTE.

A vous autres? Ah! pour ça, non. Ma grand'mère me l'a défendu.

LE DEUXIÈME VOLONTAIRE.

En vérité! Elle n'aime donc pas les volontaires?

GLORIETTE.

Jugez-en : Vois-tu, Gloriette, qu'elle m'a dit — je m'appelle Gloriette — vends le plus cher que tu pourras aux poltrons qui refusent de servir le pays; mais si tu rencontres quelques-uns de ces braves jeunes gens qui vont risquer de se faire tuer pour nous délivrer de nos ennemis, sers-les gra-

tis, mon enfant : ça te portera bonheur. (*Prenant une bouteille.*) Voulez-vous m'étreñner ?

LE TROISIÈME VOLONTAIRE.

Est-ce qu'on peut refuser ce qui est offert de si bon cœur ?

GLORIETTE, *au chien, en baissant la manne à terre.*

Pose ça là, l'Eveillé. (*Aux soldats.*) On le nomme l'Eveillé parce qu'il ne dort que d'un œil. (*Au chien, qui a quitté la manne.*) A présent, va voir si les autres arrivent. (*Le chien disparaît à droite. Gloriette, montrant les verres.*) Aux armes, citoyens !

LE PREMIER VOLONTAIRE, *à Gloriette, qui distribue des verres.*

Savez-vous bien, ma belle enfant, que vous feriez une charmante vivandière ? Vous êtes patriote, que ne partez-vous avec nous ?

GLORIETTE, *versant du vin dans les verres.*

Impossible, vu que je suis exposée à être couronnée rosière décadi prochain. Gainguerlot, mon futur, tient à ça.

LE DEUXIÈME VOLONTAIRE.

Il vous offre donc bien des avantages, cet heureux Gainguerlot, pour se montrer si exigeant ?

GLORIETTE.

Il m'adore ; j'en fais ce qu'il me plaît et je le mène où je veux ; par exemple, au marché, avec Friquet, son âne, pour rapporter mes provisions. Même qu'aujourd'hui ils sont restés en arrière, sans ça je vous les présenterais tous les deux.

LE DEUXIÈME VOLONTAIRE, *apercevant un homme en habit bourgeois qui descend la colline à droite.*

Encore un retardataire qui nous arrive.

LE PREMIER VOLONTAIRE.

Je ne me trompe pas, c'est un de mes compatriotes.

### SCÈNE III.

LES MÊMES, BRICHARD.

BRICHARD.

Salut, citoyens ! (*Allant vers le premier volontaire.*) Ah !

un ami. Je ne serai pas ici un étranger pour tout le monde. J'ai trouvé quelqu'un qui peut répondre de moi.

LE PREMIER VOLONTAIRE.

Il suffit de vous nommer pour être le bienvenu partout. (*Aux volontaires.*) Honoré Brichard, l'un des plus riches négociants de Verdun.

BRICHARD.

Oh ! riche... beaucoup moins depuis quelques mois ; cependant il ne m'est pas arrivé de catastrophe. Je puis dire au contraire que j'ai bien placé mon argent... J'ai payé de la moitié de ma fortune ce qu'on ne saurait payer trop cher : le bonheur !

LE PREMIER VOLONTAIRE.

En effet, vous vous êtes marié dernièrement.

BRICHARD.

Oui, à une femme qui mérite et mon estime et ma tendresse, et pourtant il a fallu me séparer d'elle.

LE PREMIER VOLONTAIRE.

Et pourquoi ?

BRICHARD.

Vous le demandez, vous, généreux enfants de la France, qui avez pu vous résigner à quitter malgré leurs larmes vos vieux parents et vos jeunes fiancées !... Tous les sacrifices sont des devoirs, tous les dévouements sont possibles quand on entend ce cri : « La patrie est en danger ! » Jugez de mon cœur par les vôtres : aucun de vous n'a hésité à répondre à ce suprême appel : « Aux armes ! » Eh bien, j'ai fait comme vous : dès que 'je l'ai entendu, ce cri de détresse, que nous changerons bientôt en cri de victoire, échappant à mon bonheur, au risque de le briser à jamais, moi aussi je me suis dit : « Délivrons notre pays ; j'aurai le temps d'être heureux quand la France sera grande et libre. »

(Les volontaires lui serrent la main.)

GLORIETTE, *enthousiasmée, allant à Brichard.*

Ah ! que c'est bien parler ! J'en pleure d'admiration. Tenez, je ne suis qu'une femme : mais vous l'avez dit, faut que tout



le monde se dévoue... Moi aussi, je veux faire un sacrifice à la patrie.

LE PREMIER VOLONTAIRE.

Et que lui donnerez-vous ?

GLORIETTE.

Mon futur.

#### SCÈNE IV.

LES MÊMES, GAINGUERLOT.

Pendant ce qui suit quelques volontaires causent entre eux, les autres prennent part à la scène.

GAINGUERLOT, *venant par la droite ; il a entendu les derniers mots de Gloriette.*

Hein ? quoi ? Ton futur ? Tu m'appelles ? Me v'là.

GLORIETTE.

Comment ! tout seul ? Eh bien... et l'autre ?

GAINGUERLOT.

Qui ça, l'autre ? Ah oui, Friquet, mon âne. Il est là, à côté, où il se repose, en causant avec l'Éveillé.

GLORIETTE, *aux volontaires, montrant Gainguerlot.*

Voilà l'objet ! Il vous va, n'est-ce pas ?

LES VOLONTAIRES, *examinant Gainguerlot.*

Parfaitement, il est très-bien.

GLORIETTE, *à Gainguerlot.*

On t'accepte... Salue tes nouveaux camarades.

GAINGUERLOT, *ahuri.*

Plâit-il ? Je n'comprends pas.

GLORIETTE.

Je crois bien, c'est une surprise que je te ménageais. Tu vas changer d'état : tu n'étais que meunier, je t'élève au rang de patriote. Je viens de t'engager... Tu es forcément volontaire.

GAINGUERLOT.

Un moment... je demande à réfléchir.

LE TROISIÈME VOLONTAIRE, *à Gloriette.*

Il aura, je crois, de la peine à se décider.

GLORIETTE.

Nous allons bien voir. (*A Gainguerlot.*) Songe que je suis comme ma grand'mère : j'abomine les poltrons. Si tu hésites à devenir un héros, je donne ma démission de rosière et s'il y a parmi ces braves jeunes gens quelqu'un qui ne soit pas retenu par une autre, je l'épouse tout de suite... Qui est-ce qui se présente ?

LES VOLONTAIRES, *entourant Gloriette.*

Moi ! moi ! moi !

GAINGUERLOT, *se plaçant entre eux.*

Ne touchez pas, je n'ai pas dit non ; seulement je demande un sursis de trois jours... pour nous marier. Nous nous épouserons demain et je partirai le surlendemain de la noce.

GLORIETTE.

Du tout, tu vas partir aujourd'hui même, avec les autres, et tu te dépêcheras de gagner tes galons de sergent... Je ne veux pas être la femme d'un simple soldat, dans un temps où il est si glorieux de mériter un grade.

GAINGUERLOT, *avec résolution.*

Ah ! il te faut des galons : eh bien, fichtre ! tu auras... Je t'en rapporterai, et peut-être quelque chose de plus... ou de moins... C'est dit, je serai un héros comme les autres ; mais Gloriette va me jurer devant tous de ne penser qu'à moi jour et nuit... la nuit surtout.

GLORIETTE.

Je te le jure, foi de rosière.

GAINGUERLOT.

De plus, il me faut un gage.

LES VOLONTAIRES.

C'est de droit, un gage.

GLORIETTE.

Attends... (*Appelant.*) L'Eveillé... ici... l'Eveillé ! (*Elle présente le chien à Gainguerlot.*) C'est l'emblème de la fidélité. Emmène-le, Gainguerlot : il te répondra de la mienne... Mais, à mon tour, j'exige la réciproque.

LES VOLONTAIRES.

C'est trop juste; donnant, donnant.

GAINGUERLOT.

J'ai ton affaire. (*Il remonte vers la droite et ramène l'âne.*)  
Voici mon répondant... Je te le confie, Gloriette : c'est  
l'image de la patience... Qu'il te serve d'exemple.

GLORIETTE, *aux volontaires.*

Au revoir, citoyens!... Nous n'avons plus qu'un petit bout  
de chemin à faire, et puis je vous le ramène. (*A Gainguerlot,  
en soulevant un côté de la manne.*) Aide-moi, Gainguerlot.  
(*Elle prend la bride de l'âne.*) En route, Friquet! Suis-nous,  
l'Eveillé. (*Elle se met en marche.*)

GAINGUERLOT.

En voilà des cadeaux de fiançailles : un chien et un âne!

(Gloriette et Gainguerlot sortent par la gauche.)

SCÈNE V.

LES MÊMES, moins GLORIETTE et GAINGUERLOT; un peu  
après, UN LIEUTENANT.

LE PREMIER VOLONTAIRE, *il consulte sa montre.*

Voilà qui est étrange : l'heure passe, et les officiers que  
nous devons attendre ici n'arrivent pas.

BRICHARD.

En effet, ce retard est inexplicable.

UN LIEUTENANT, *descendant la colline à droite, s'avançant.*

Ceux que vous attendez ne viendront pas. (*Mouvement gé-  
néral.*) Attachés par la naissance à une autre cause, des con-  
victions malheureuses les ont décidés à donner leur dé-  
mission.

LE DEUXIÈME VOLONTAIRE.

On voit bien que vous n'êtes pas de leur bord.

LE LIEUTENANT.

Suivant eux, j'en devrais être; aussi m'accusent-ils de  
trahison.

BRICHARD.

Et qui êtes-vous donc ?

LE LIEUTENANT.

En Auvergne, mon pays natal, on m'appelaît le chevalier d'Ayat, seigneur de Veygoux ; mais quand nos pareils sacrifient à leurs préjugés la mère patrie et le drapeau national, moi, je dédaigne de vains-titres et ne veux conserver que le plus obscur de mes noms ; on me nomme dans l'armée le lieutenant Desaix.

LE DEUXIÈME VOLONTAIRE.

Eh bien, lieutenant Desaix, puisque les autres manquent à leur parole, c'est toi qui vas nous commander.

DESAIX.

Je ne suis plus comme vous qu'un simple volontaire ; donnez les plus hauts grades aux plus dignes.

BRICHARD.

En ce cas, procédons aux élections, et comme le dit le citoyen Desaix, les plus hauts grades aux plus dignes.

TOUS.

Aux plus dignes les plus hauts grades.

LE PREMIER VOLONTAIRE.

Nous sommes trois détachements, qui ne connaissons que nos propres camarades ; chacun a donc à nommer ses chefs, depuis les caporaux jusqu'aux capitaines.

DESAIX.

Tambour ! un roulement, pour que les trois détachements se séparent.

(Roulement, les détachements se groupent séparément.)

## SCÈNE VI.

LES MÊMES, DEUX NOUVEAUX PERSONNAGES, l'un en habit bourgeois, l'autre en capote militaire ; ensuite GLORIETTE et GAINGUERLOT.

L'HOMME *en habit bourgeois.*

Je cherchais à prendre par le plus court pour gagner la

route de Paris; je te remercie, citoyen, de me l'avoir enseigné.

L'HOMME en capote militaire, remarquant les volontaires groupés.

Des volontaires qui se reposent; excès de fatigue, sans doute.

BRICHARD, qui l'a entendu.

Non !... Mais, privés de leurs chefs, ils s'en choisissent d'autres qui leur seront, j'en répons, plus fidèles... Si vous voulez en être?

L'HOMME en capote militaire.

Je suis déjà au service.

BRICHARD.

C'est juste ;... cette capote militaire... A quelle arme appartenez-vous?

L'HOMME en capote militaire.

J'appartiens à toute l'armée. (*Mouvement des volontaires.*) Je suis Carnot, le ministre de la guerre.

LE PREMIER VOLONTAIRE, se levant.

Celui qui vient d'organiser quatorze armées ! (*Aux volontaires.*) Debout, camarades... et rendons les honneurs à ce grand homme ; la France va lui devoir son salut.

CARNOT, à l'homme en habit bourgeois.

C'est beau, ces jeunes soldats.

L'HOMME en habit bourgeois.

Je le sais bien... J'en ai été un... Mais, à présent, je suis trop vieux : j'ai besoin de repos.

CARNOT, à part, le regardant.

C'est dommage. (*Haut.*) Que ma présence n'interrompe pas vos élections... Elles m'intéressent, et je veux prendre les noms de ceux qui seront nommés.

(Un jeune paysan, qui se tient tristement à l'écart, vient présenter une lettre à Carnot.)

FIRMIN.

Citoyen ministre.

CARNOT.

Une pétition ?

FIRMIN.

Non... Une lettre du maître d'école de chez nous. .

CARNOT, *lisant.*

« Ta mère vient de mourir... Si tu peux revenir, reviens. Tes petites sœurs n'ont plus que toi pour soutien dans ce monde. » (*Au paysan.*) Il est malheureux pour tes sœurs que tu aies signé ton engagement comme volontaire, car je ne puis t'accorder que la faveur de présenter un remplaçant.

L'HOMME *en habit bourgeois, qui s'éloignait, revenant.*

Présent ! J'ai servi depuis l'âge de quinze ans ; j'en ai cinquante. J'étais au siège de Mahon, où Crillon incendia les vaisseaux anglais. La compagnie que je commandais est entrée la première dans Chambéry.. Au delà des Alpes, on connaît mon uniforme de grenadier, que je n'ai jamais voulu quitter ; autorisez-moi à le montrer encore à nos ennemis, et ce pauvre garçon ira consoler et protéger ses sœurs.

CARNOT.

Je me disais bien : C'est lui, c'est le soldat modèle, La Tour d'Auvergne, le premier grenadier de France. (*Aux volontaires.*) Camarades, vous avez encore un beau nom à ajouter aux vôtres.

LA TOUR D'AUVERGNE, *au paysan.*

Tu es libre, toi. (*Lui glissant une bourse dans la main.*) Sois bon frère, et souviens-toi de moi.

FIRMIN, *lui baisant la main.*

Oh ! je n'avais pas besoin de cela pour ne pas vous oublier. (*Il sort rapidement.*)

LE DEUXIÈME VOLONTAIRE.

Alors, nous pouvons continuer nos nominations.

CARNOT.

Oui... et hâtez-vous, car j'ai peu de temps à rester ici.

GAINGUERLOT, *à Gloriette, qui entre avec lui.*

Qu'est-ce qu'ils font là ? Ils complotent.

LE TROISIÈME VOLONTAIRE.

On distribue des grades.

GAINGUEBLOT.

Voilà une fière occasion pour me faire nommer sergent tout de suite.

GLORIETTE.

Mets-toi à la queue, n'avance qu'à ton tour, et tâche que ce soit le plus vite possible.

## SCÈNE VII.

LES MÊMES, UN ENFANT.

Tandis qu'on procède à voix basse aux élections, un petit garçon d'une dizaine d'années est venu curieusement regarder les volontaires; puis, de peur d'être surpris, il grimpe dans le gros chêne, d'où il examine ce qui se passe.

LE PREMIER VOLONTAIRE.

C'est fini, citoyen ministre...

(Roulement de tambour; les rangs se forment, et on fait sortir successivement des rangs ceux que le choix a désignés.)

Pour les trois détachements, caporaux : Lefèvre, Lannes, Berthier... ou La Tour d'Auvergne.

LA TOUR D'AUVERGNE.

Je n'accepte pas.

CARNOT.

C'est juste; il mérite un plus haut grade.

LE DEUXIÈME VOLONTAIRE.

Pour les trois détachements, sergents : Junot, Hoche, Beaurepaire... ou La Tour d'Auvergne.

LA TOUR D'AUVERGNE.

Je refuse.

CARNOT.

Il mérite mieux que cela.

LE TROISIÈME VOLONTAIRE.

Lieutenants : Desaix, Marceau, Kléber, ou La Tour d'Auvergne.

LA TOUR D'AUVERGNE.

Je suis forcé de refuser encore.

CARNOT.

Et vos capitaines?

LES TROIS VOLONTAIRES.

La Tour d'Auvergne.

LA TOUR D'AUVERGNE.

Capitaine?... Il y a vingt ans, mes amis, que j'ai refusé cet honneur-là.

BRICHARD.

Ça ne peut être par ambition. Quel grade vous faut-il donc?

LA TOUR D'AUVERGNE.

Aucun... Je suis né soldat, je mourrai soldat.

CARNOT.

Ainsi, vous ne me demandez rien?... :

LA TOUR D'AUVERGNE.

Si fait, citoyen ministre; nous aurons beaucoup de chemin à faire, je demande des souliers pour mes camarades.

### SCÈNE VIII.

LES MÊMES, UNE VIEILLE FEMME, *qui entre en cherchant.*

GLORIETTE.

Que cherchez-vous, ma bonne femme?

LA VIEILLE FEMME.

Mon petit-fils.

LE TROISIÈME VOLONTAIRE.

Un volontaire, sans doute?

LA VIEILLE FEMME.

Ah! oui, il l'est... Il n'y a pas son pareil parmi les enfants de son âge.

LE TROISIÈME VOLONTAIRE.

Et quel âge a-t-il?

LA VIEILLE FEMME.

Il aura dix ans aux vendanges... Je le conduisais à petites journées à Péronne... A la vue des uniformes, il m'a échappé... Où peut-il être?



L'ENFANT, dans le chêne, se montrant à travers les branches.  
Par ici, grand'mère... Je regardé les soldats.

LA VIEILLE FEMME.

Ça ne m'étonne pas... Il aime tant les militaires !

LA TOUR D'AUVERGNE.

Dites-nous son nom, bonne femme, pour que nous sachions plus tard si celui qui nous regarde partir aujourd'hui a fait aussi bien son chemin que nous allons faire le nôtre.

LA VIEILLE FEMME.

Ce mioche-là... c'est le fils d'un pauvre tailleur de la rue Montorgueil, à Paris... On le nomme Béranger.

(On entend un roulement de tambour à gauche.)

KLÉBER.

Des camarades en route?... Il s'agit de les rejoindre; emboîtons le pas.

(On se range pour partir.)

TREMPE-LA-SOUPE.

En avant le *Chant du départ!* je vous accompagne.

LE TROISIÈME VOLONTAIRE.

Armes à volonté.

ENSEMBLE.

La victoire en chantant nous ouvre la barrière,

La liberté guide nos pas ;

Et du nord au midi la trompette guerrière

A sonné l'heure des combats.

Tremblez, ennemis de la France,

Rois ivres de sang et d'orgueil :

Le peuple souverain s'avance.

Tyrans, descendez au cercueil.

La république nous appelle :

Sachons vaincre ou sachons périr.

Tout Français doit vivre pour elle,

Pour elle un Français doit mourir.

(Les volontaires se mettent en marche suivis de Gloriette, qui tient l'Eveillé en laisse, et de Gainguerlot, qui conduit l'âne par la bride. Le petit Béranger, toujours dans l'arbre, agite son bonnet et sème des feuilles de chêne sur les volontaires qui passent devant lui en se dirigeant vers le fond.)

## DEUXIÈME TABLEAU.

### Verdun.

Le théâtre représente une salle de la maison de ville de Verdun. Plusieurs portes latérales; sur celle qui est au deuxième plan, à gauche, il y a écrit : *Salle du conseil*. Au fond, une grande fenêtre avec balcon extérieur donnant sur la place. La salle est faiblement éclairée par une lampe posée sur une table à droite du public. De temps en temps une lueur soudaine est produite par la réverbération des bombes que lancent les assiégeants.

### SCÈNE PREMIÈRE.

#### NÉYON, GAINGUERLOT.

Au lever du rideau, Gainguerlot est endormi sur une chaise, placée au fond près de la fenêtre. Néyon sort de la salle du conseil.

#### NÉYON.

Quel entêté, ce Beurepaire!... Il veut que nous périssions tous ensevelis sous les ruines de Verdun. Ah! si j'étais seul le maître ici, cet affreux bombardement, qui ne s'arrête pas, même la nuit, aurait déjà cessé... Ils discutent encore là-dedans... J'ai le temps de brûler ce dangereux papier qu'on vient de me faire parvenir, et qui serait ma perte si on le trouvait sur moi. (*Il tire un papier de sa poche, s'avance vers la lampe, et lit.*) « Si par son influence le major Néyon décide le conseil à capituler, pour prix de ce service rendu à l'humanité, il recevra... » (*Cessant de lire.*) Voilà qui suffirait pour faire condamner un homme. (*Brûlant le papier à la lampe.*) Non, Beurepaire, mon ennemi, tu ne me feras pas fusiller; et toi, Marceau, l'enragé, tu n'auras pas le plaisir de commander le feu. (*Il recueille les cendres sur une carte.*) Les cendres mêmes pourraient me compromettre; il faut que le vent les emporte. (*Il se dirige vers la fenêtre et se heurte contre Gainguerlot, qui se réveille en sursaut.*) Je n'étais pas seul!

GAINGUERLOT, *les yeux à demi-fermés, se levant.*

Aux armes ! voici l'ennemi !

NÉYON, *le secouant.*

Insolent ! Qui es-tu ?

GAINGUERLOT.

Gainguerlot, caporal, en attendant mieux.

NÉYON.

Et tu ne me reconnaissais pas ?

GAINGUERLOT.

Pardon, mon major. Mais, à force de viser nos ennemis les yeux ouverts, dès que je les ferme, j'en vois partout,

NÉYON.

Qu'es-tu venu faire ici ?

GAINGUERLOT.

J'y suis de planton pour surveiller.

NÉYON.

Et tu te permets de dormir ?

GAINGUERLOT.

Dame ! depuis le temps que dure le siège de Verdun, comme on en est réduit au quart pour la nourriture et le sommeil, on se complète où l'on peut... J'achevais ma demi-ration.

(Murmures au dehors.)

NÉYON.

Va voir ce qui se passe et reviens nous en rendre compte.

(Gainguerlot sort à droite ; en même temps Beaurepaire, Marceau, Lemoine, Dufour et deux officiers paraissent, venant de la salle du conseil.)

## SCÈNE II.

NÉYON, MARCEAU, LEMOINE, DUFOUR, DEUX OFFICIERS,  
puis BRICHARD.

LEMOINE.

Mes munitions sont loin d'être épuisées. Je répons de la citadelle.

MARCEAU.

Les artisans et les bourgeois obéissent et se battent comme

les plus braves de nos soldats. (*Regardant Néyon.*) A moins d'une trahison, nous répondons des remparts.

BEAURÉPAIRE.

Commandant en chef de Verdun, j'ai pu voir et apprécier tout ce qu'une courageuse population peut souffrir pour conserver l'honneur national ; aussi, fallût-il se battre de place en place, de rue en rue, de maison en maison, je réponds que, moi vivant, cette ville sera le tombeau de nos ennemis.

NÉYON.

C'est une obstination folle de prolonger jusque-là notre résistance.

(Une lueur éclatante et continue éclaire au dehors.)

MARCEAU.

Encore un incendie ! (*A Brichard, qui entre par la droite.*) Capitaine Brichard, savez-vous de quel côté les bombes viennent de mettre le feu ?

BRICHARD.

Dans le quartier de l'Ouest. (*Avec calme.*) C'est ma maison qui brûle. J'irai mesurer l'étendue de mon malheur quand ma mission sera remplie. Je vous apporte les réclamations des braves défenseurs de Verdun.

NÉYON.

Vous le voyez : nos soldats eux-mêmes ont fini par comprendre que la lutte est insensée. Ils demandent sans doute que nous nous rendions, pour sauver la ville du pillage.

MARCEAU, *avec indignation.*

Le capitaine Brichard vous a dit qu'il venait au nom de braves gens ; il ne se serait pas fait l'interprète des lâches.

BRICHARD.

Nos soldats demandent que, sur les huit jours de vivres qui leur restent, la moitié soit distribuée ce soir même au pauvre peuple. Quatre jours suffiront aux défenseurs de la ville pour venir à bout de l'ennemi, car leur courage sera doublé quand ils ne verront pas souffrir les vieillards, les enfants et les femmes.

BEAUREPAIRE.

J'approuve cette généreuse pensée. Néyon, livrez au capitaine Brichard les clefs des magasins, afin que le vœu de la garnison soit rempli.

BRICHARD, à *Beaurepaire*.

Permettez-moi, commandant, de me dispenser de ce soin et veuillez en charger le lieutenant Marceau. Ma mission est accomplie, j'ai le droit de m'occuper maintenant de mon propre malheur. Dans cette maison où luit encore l'incendie, j'ai laissé tantôt ma chère Albertine; il faut que je sache si le ciel lui a conservé la vie ou s'il ne me reste plus qu'à mourir en essayant de la venger.

MARCEAU, *qui allait sortir*.

Votre femme, mon ami? Ne craignez rien : la voici. (*Il se range pour laisser passer Albertine; puis il sort avec Néyon, Lemoine, Dufour et les officiers.*)

### SCÈNE III.

BRICHARD, ALBERTINE, BEAUREPAIRE.

BRICHARD, *allant à Albertine*.

Dieu me protège : tu es sauvée !

ALBERTINE.

Sauvée?... Que veux-tu dire? Et pourquoi sembles-tu si ému? Je n'ai, je t'assure, couru aucun danger.

BRICHARD.

Notre maison est la proie des flammes.

ALBERTINE.

Je l'ignorais, mon ami... Depuis quelques heures, je parcours avec les principales dames de la ville les maisons où l'on a transporté les blessés. Tous ont reçu des soins et des consolations.

BEAUREPAIRE.

Soulager, consoler ceux qui souffrent, c'est l'œuvre que vous accomplissez tous les jours, ma généreuse cousine. Ah !

vous êtes bien la digne compagne de mon loyal ami Honoré Brichard.

BRICHARD.

N'est-ce pas qu'elle mérite d'être heureuse? Avant nos désastres, mon amour se flattait de lui assurer pour toujours le sort le plus doux qu'une honnête femme puisse envier.

ALBERTINE.

Ce sort enviable, je vous remercie tous les jours de me l'avoir donné.

BRICHARD.

Oui, jusqu'à présent, peut-être. Mais qui sait si les sacrifices que cette terrible guerre nous impose ne vont pas me condamner à vous voir souffrir de la misère?

ALBERTINE.

Loin de m'en affliger, je m'en réjouirais presque, car il me serait alors possible de vous prouver que votre femme est aussi dévouée que reconnaissante.

BEAUREPAIRE, *avec surprise.*

Reconnaissante?

BRICHARD.

De grâce, Albertine...

ALBERTINE.

Laissez-moi parler, mon ami. Je veux que l'un de mes parents les plus chers apprenne à quel point je vous suis redevable. (*A Beaurepaire.*) Vous le savez, mon père, M. Darbel, était riche... Mais, victime d'un abus de confiance, il se trouva tout à coup dans l'impossibilité de restituer des sommes importantes qui lui avaient été confiées. Le désespoir s'empara de lui. Il voulait se tuer quand Brichard, instruit de la catastrophe, mit généreusement sa fortune à la disposition de M. Darbel, pour le sauver du déshonneur.

BEAUREPAIRE.

Ce qui, naturellement, l'autorisait à solliciter votre main?

ALBERTINE.

Non! Il ne réclamait aucune récompense; mais j'avais compris son amour, et c'est en l'épousant que j'ai essayé d'acquitter la dette de mon père.

BRICHARD.

Pourquoi rappeler ces souvenirs ? N'est-ce pas moi qui vous dois de la gratitude ? (*Regardant vers la fenêtre, où la lueur rougeâtre devient plus forte.*) L'incendie dure encore. Ici Albertine sera en sûreté. Vous permettez que je vous la confie, n'est-il pas vrai, Beaurepaire ?

BEAUREPAIRE.

Elle est pour moi une sœur.

ALBERTINE.

Vous me quittez ? Où allez-vous, mon ami ?

BRICHARD.

Il n'y avait pas que nous deux dans cette maison en flammes... Mes commis, nos gens l'habitaient aussi. Je vais savoir s'il y a des victimes et m'assurer de l'étendue du désastre, qui a peut-être consommé ma ruine.

ALBERTINE.

Rien n'est perdu pour moi, si vous me restez.

(Brichard sort vivement.)

#### SCÈNE IV.

ALBERTINE, BEAUREPAIRE.

BEAUREPAIRE.

Digne homme ! Vous ne pouviez en rencontrer un meilleur. (*S'asseyant à la table.*) Mais, pardon, quelques ordres à expédier... Oh ! nous pouvons causer, il ne s'agit que de formules à remplir. (*Il continue en écrivant.*) Une question, cousine : J'ai reçu jadis les confidences de votre mère et je crois me rappeler que ce n'est pas à Brichard que M<sup>me</sup> Darbel vous destinait.

ALBERTINE.

Que mon mari ne sache jamais qu'avant de le connaître j'avais une autre espérance. Son cœur s'alarmerait, mais à tort, car ma reconnaissance est telle que l'amour même n'ajouterait rien à ma tendresse pour lui.

BEAUREPAIRE.

Ma discrétion vous est acquise. D'ailleurs il ne s'agissait sans doute que d'une légère inclination.

ALBERTINE.

Au contraire... J'aimais profondément, et je m'en glorifie, puisqu'en épousant Brichard j'ai pu lui faire un sacrifice. Pour accomplir ce mariage, il m'a fallu lutter vaillamment contre le souvenir ; mais ce souvenir est sans danger maintenant. Celui qui fut mon ami d'enfance a quitté la France il y a quatre ans et il a sans doute renoncé à l'espoir d'y revenir jamais.

(On entend une clameur au dehors.)

### SCÈNE V.

BEAUREPAIRE, GAINGUERLOT, BRICHARD, ALBERTINE.

BEAUREPAIRE, *sans quitter la table, et à Brichard, qui semble ému.*

Déjà de retour, Brichard ?

ALBERTINE.

Eh bien, que savez-vous de notre malheur ?

BRICHARD.

Rien encore. Un événement m'a forcé de revenir sur mes pas.

BEAUREPAIRE.

Que se passe-t-il donc ?

BRICHARD.

Il s'agit d'un espion bien audacieux, à moins qu'il ne soit vraiment ce qu'il dit : alors je le déclare le plus brave enfant de la ville... On se disposait à le fusiller, je suis intervenu et j'ai ordonné le sursis jusqu'à ce que son identité fût reconnue. (*A Gainguerlot.*) Toi, attends l'ordre de rendre la liberté au prisonnier ou de faire tirer sur lui.

GAINGUERLOT.

Oui, capitaine.

BRICHARD, *à Beaurepaire.*

Vous avez le registre des actes de l'état civil ?



BEAUREPAIRE.

Il est là, sur cette table. (*Il désigne une table au premier plan à gauche.*)

BRICHARD, à *Albertine.*

Vois si quelqu'un est né à Verdun le 16 juin 1767.

ALBERTINE.

Volontiers. (*Elle feuillette le registre placé sur la table.*)

BEAUREPAIRE, écrivant et s'adressant à *Brichard.*

Vous parliez de la témérité de ce jeune homme.

BRICHARD.

Jugez-en : il a été surpris escaladant les rochers escarpés de la Meuse malgré le feu des ennemis.

ALBERTINE, continuant à feuilletter le registre.

Si les assiégeants tiraient sur lui, il n'est donc pas des leurs.

BRICHARD.

C'est possible. Mais, comme les balles ne l'atteignaient pas, on a supposé une ruse de l'ennemi pour introduire un émissaire dans la ville. Il prétend être né à Verdun. Je lui ai fait écrire ses noms. Albertine va nous dire s'il a menti.

ALBERTINE, à elle-même, après un mouvement de stupeur, et les yeux fixés sur le registre.

Ah ! ce n'est pas possible.

GAINGUERLOT.

Faut-il commander le feu ?

ALBERTINE, vivement, à *Brichard.*

Non, car celui dont vous parlez doit vivre s'il se nomme Lionel Humbert.

BRICHARD.

Ce sont précisément les noms que j'ai écrits. (*Il montre son carnet à Beaurepaire.*)

ALBERTINE, à part.

Ce sont aussi ceux-là que j'ai lus.

BEAUREPAIRE, à *Gainguierlot.*

Fais monter le prisonnier...

GAINGUERLOT.

Il l'échappe belle, grâce au capitaine. (*Il sort par la droite.*)

BRICHARD, *allant à Albertine, et avec inquiétude.*  
Comme tu es pâle !

BEAUREPAIRE, *quittant la table.*

Cela se comprend : chaque jour, tant de fatigues, tant d'émotions !

ALBERTINE, *d'une voix altérée.*

Oui... trop d'émotions.

BRICHARD, *indiquant la porte à gauche.*

Entre là, chère amie, et prends un peu de repos.

ALBERTINE, *à elle-même.*

En aurai-je jamais maintenant ?

GAINGUERLOT, *reparaissant.*

Voici le prisonnier.

ALBERTINE, *à part, au moment où Lionel paraît.*

C'est bien lui. (*Elle entre à gauche.*)

## SCÈNE VI.

BEAUREPAIRE, BRICHARD, LIONEL.

LIONEL.

Vous m'avez envoyé chercher, citoyen ; dois-je penser que vous ajouté foi à mes paroles, et que vous me regardez comme un enfant de cette ville et un soldat français ?

BEAUREPAIRE.

Nous sommes disposés à vous entendre, car votre identité vient d'être reconnue. Maintenant il s'agit de justifier votre présence dans Verdun.

LIONEL, *tirant de sa poche des papiers qu'il donne à Beaurepaire.*

Rien de plus facile : je commande un convoi chargé de vous ravitailler... Ces papiers vous le prouvent. (*Continuant pendant que Beaurepaire examine les papiers.*) La connaissance que j'ai du pays m'a permis de cacher ma marche jusqu'aux approches de la ville... Mais maintenant les secours des assiégés me deviennent nécessaires pour y faire pénétrer le convoi... Trois émissaires, envoyés successivement par moi,

ont été tués... Pour en finir, je me suis décidé à tenter moi-même l'entreprise. Familiarisé dès l'enfance avec les passages dans les roches, j'ai bravé les balles ennemies ; mais, sans vous, capitaine, je tombais sous celles des Français.

BRICHARD.

Et c'eût été dommage, car les hommes doués de votre courage et de votre sang-froid sont rares.

BEAUREPAIRE.

Et comment pensez-vous que les assiégés puissent vous venir en aide ?

LIONEL.

Il s'agit d'occuper l'ennemi pendant que je ferai pénétrer dans Verdun mon convoi de vivres.

BEAUREPAIRE.

C'est bien, je vais commander un mouvement pendant lequel nous donnerons assez à faire à l'ennemi pour qu'il ne s'occupe pas de vous. (*Il sort à gauche.*)

## SCÈNE VII.

LIONEL, BRICHARD.

LIONEL.

Vous savez mon nom, capitaine... A mon tour j'ai besoin de savoir celui de mon sauveur, qui, je l'espère, voudra bien devenir mon ami.

BRICHARD.

Parmi ceux qui apprécient le mieux votre intrépidité et votre dévouement, vous pouvez inscrire le nom de Brichard.

LIONEL, *serrant la main que Brichard lui présente.*

Je ne l'oublierai jamais.

BRICHARD.

Maintenant que nous sommes entre amis, vous me permettez de vous demander comment il se fait que vous, un enfant de la ville, vous ne vous soyez pas tout d'abord réclamé de quelqu'un.

LIONEL.

J'avais perdu mes parents quand j'ai quitté Verdun... Nos plus intimes connaissances étaient les membres de la famille Darbel, qui habite aux environs.

BRICHARD.

Adrien Darbel, qui avait un emploi dans la finance ?

LIONEL.

Justement.

BRICHARD.

Il n'est plus.

LIONEL.

Mais sa femme ?

BRICHARD.

Elle l'avait précédé dans la tombe. (*Voyant la profonde affliction empreinte sur le visage de Lionel.*) Vous les aimiez donc bien ?

LIONEL.

Comment ne pas aimer ceux de qui on attend le bonheur ?

BRICHARD.

Que voulez-vous dire ?

LIONEL.

M. et M<sup>me</sup> Darbel avaient une fille.

BRICHARD, *avec inquiétude.*

Oui... Albertine.

LIONEL.

Celle-là, du moins, le ciel a dû me la conserver!...

BRICHARD.

Vous prétendiez donc à la main d'Albertine ?

LIONEL.

Je ne me suis résigné à partir que lorsque j'ai su que j'étais aimé d'elle... Si j'ai bravé un arrêt de proscription, c'est pour la revoir... Enfin, pour la mériter, j'ai demandé place sous le drapeau de mon pays et conquis honorablement mon grade. (*S'apercevant de l'émotion croissante de Brichard.*) Mon Dieu, vous qui venez de m'apprendre un double deuil, allez-vous me dire encore que j'ai perdu Albertine ?

BRICHARD.

Oui !... perdu !

LIONEL.

Elle est morte ?

BRICHARD.

Elle est mariée !

LIONEL.

C'est impossible, je ne puis vous croire.

BRICHARD.

Refuserez-vous de la croire elle-même lorsque, me montrant à vous, elle vous dira : « Voilà mon mari ? »

LIONEL.

Oh !... pourquoi ne m'avez-vous pas laissé fusiller !

BRICHARD.

Que Dieu me pardonne ; mais, si j'avais pu supposer... (*Reprenant du calme.*) Vous comprenez bien maintenant qu'après une telle révélation mon bonheur est brisé à jamais, et qu'il n'y a plus de repos ni pour moi ni pour elle tant que celui qui a eu le premier amour d'Albertine existera.

LIONEL.

Vous oubliez que je ne puis me battre avec vous qui m'avez sauvé la vie.

BRICHARD.

Aussi n'est-ce pas le duel vulgaire d'un mari abusé contre un amant que je vous propose... A deux hommes qui ne peuvent plus exister en même temps, puisqu'ils ont le même amour, les malheurs de la patrie indiquent une mort plus honorable, une mort qui serve au salut de tous.

## SCÈNE VIII.

BRICHARD, LIONEL, BEAUREPAIRE.

BEAUREPAIRE.

J'ai donné mes ordres ; mais l'attaque qui doit avoir lieu, pour favoriser sur un autre point l'entrée du convoi, impose le sacrifice de la vie à ceux qui vont détourner l'attention de

l'ennemi... J'hésite à nommer les chefs de cette expédition désespérée.

BRICHARD, *vivement.*

M'autorisez-vous à les choisir ?

BEAUREPAIRE.

Quels qu'ils soient, Verdun va perdre aujourd'hui deux de ses défenseurs.

LIONEL, *qui a compris la pensée de Brichard.*

Inscrivez ce soir sur la liste des morts le lieutenant Lionel Humbert.

BRICHARD.

Et le capitaine Brichard. *(Il donne la main à Lionel, et sort avec lui.)*

BEAUREPAIRE.

Avec de tels hommes, que ne vaincraient-on pas ?

### SCÈNE IX.

BEAUREPAIRE, MARCEAU, DUFOUR, NÉYON,  
LEMOINE, MAGISTRATS, NOTABLES.

BEAUREPAIRE.

Quel tumulte !... Qui vous amène ? que me veut-on ?

MARCEAU, *un pli à la main.*

Un parlementaire apporte du camp ennemi les propositions du commandant en chef.

BEAUREPAIRE.

Comme cela n'engage à rien, on peut toujours entendre...  
Lisez...

MARCEAU.

Pardon... c'est heureusement au commandant en second que cette triste tâche appartient. *(Il donne le pli à Néyon.)*

LEMOINE.

Il est seul capable de garder son sang-froid en l'accomplissant.

NÉYON, *après avoir jeté un regard menaçant à Marceau et Lemoine, décachète le pli et lit.*

Demain matin, la ville se rendra à discrétion.

(Murmure général.)

BEAUREPAIRE, *avec colère.*

Ne faites pas attention... Continuez, commandant.

NÉYON, *lisant.*

Dans une heure, trois citoyens de la ville de Verdun seront livrés comme garantie qu'aucune hostilité ne sera exercée contre les assiégeants ; au premier coup de feu parti de la ville, ils seront immédiatement fusillés.

(Nouveau murmure d'indignation.)

BEAUREPAIRE, *de même à Néyon.*

Est-ce tout ?

NÉYON, *cessant de lire.*

Le général a lui-même désigné les trois citoyens qui répondront de la ville.

MARCEAU.

Et c'est ?...

NÉYON, *trionphant.*

Vous, Marceau, Dufour et Lemoine.

BEAUREPAIRE.

Et pourquoi pas vous, Néyon ?

MARCEAU.

On a pensé que lui seul pourrait avoir le courage de présider au désarmement.

NÉYON.

Oui, je l'aurai, ce courage : car le désarmement, ce n'est pas seulement l'ennemi, c'est la population entière qui le réclame à grands cris... Ecoutez... écoutez...

(Clameurs sur la place, quelques gens du peuple envahissent la salle.)

LES GENS DU PEUPLE.

La capitulation !... la capitulation !...

BEAUREPAIRE, *avec force.*

Vous qui criez, je ne vous connais pas... Si vous étiez du pays, vous seriez aux remparts.

LE PEUPLE.

La capitulation !

NÉYON, à *Beaurepaire*, en lui présentant un papier.

La voici, cette capitulation... il n'y manque plus que votre signature.

BEAUREPAIRE.

Jamais !...

LE PEUPLE.

A mort le commandant !...

BEAUREPAIRE.

La mort, soit ! mais la mort des braves, en face de l'ennemi. (*Se dirigeant vers le balcon.*) Place, faux hommes du peuple, je vais parler aux vrais citoyens. (*Parlant du haut du balcon.*) On vous trompe, mes amis : rien n'est encore désespéré ; des vivres sont en route, j'attends des renforts.

(Clameurs au dehors et au dedans )

LE PEUPLE.

A mort ou signez !

BEAUREPAIRE, *saisissant un pistolet à la ceinture de Marceau et le posant sur son front.*

Oui, je meurs pour ne pas faire une lâcheté et pour vous épargner un crime. (*Il tombe mort.*)

MARCEAU.

Aux remparts !... aux remparts !...

NÉYON, *l'arrêtant.*

En qualité de commandant en second de la ville, je viens de signer la capitulation.

MARCEAU, *devant le corps de Beaurepaire.*

Je ne le rendrai qu'à la France.

LEMOINE.

Néyon a livré la ville ; moi, je garde la citadelle !



## ACTE DEUXIÈME

### TROISIÈME TABLEAU.

#### Au bord du fleuve.

Une tente militaire sur le bord d'un fleuve. Au lever du rideau, la portière est fermée; quand elle s'ouvre, on aperçoit le fleuve qui coule de droite à gauche.

#### SCÈNE PREMIÈRE.

MARCEAU, seul; il consulte sa montre et se répète un ordre que Kléber lui a fait parvenir.

« Quand le général Marceau jugera que j'ai dû passer le fleuve, qu'il fasse mettre le feu aux bateaux qui sont sur le fleuve, et la jonction des deux corps de l'armée ennemie sera rendue impossible. » Voilà ce que Kléber m'a écrit ce matin... Mais, depuis, aucun indice pour m'avertir que le moment d'obéir est venu... Ainsi le sort de Kléber, mon frère d'armes, mon compagnon de danger et de gloire en Autriche comme en Vendée, dépend de mon inspiration... Je crains d'agir, et cependant... (*Résolument.*) Allons, n'hésitons plus; puisque ma responsabilité est livrée au hasard, s'il est trop tôt, que le hasard m'arrête. (*Il entr'ouvre la portière de la tente et se dispose à sortir; mais il s'arrête en apercevant devant lui Gainguerlot, occupé à nouer une bande de toile autour de la patte de l'Éveillé.*)

#### SCÈNE II.

MARCEAU, GAINGUERLOT.

GAINGUERLOT, se déplaçant pour laisser passer Marceau.  
Pardon, général, j'encombre le passage.

MARCEAU.

Sans doute, mais que fais-tu là ?

GAINGUERLOT.

Je pense un blessé... L'Eveillé, qui est un brave, a attrapé des éclaboussures de mitraille en allant de trop près montrer les dents aux Autrichiens.

MARCEAU.

Ton intention est bonne, mon garçon, mais tu t'y prends mal.

GAINGUERLOT.

Dame ! si vous croyez faire mieux...

MARCEAU.

Certainement, je m'en flatte... (*A part.*) C'est peut-être là ce hasard que je demandais pour m'avertir que je dois attendre encore. (*A Gainguerlot.*) Ote-toi de là et regarde...

GAINGUERLOT.

Comment ! général, vous vous abaissez...

MARCEAU, *continuant à panser la blessure.*

Est-ce qu'il ne t'aime pas, cet animal ?

GAINGUERLOT.

Oh ! si fait !... au point qu'à la gamelle, où nous mangeons tous les deux, il ne se permet pas une bouchée de plus que moi.

MARCEAU, *de même.*

Est-ce qu'il ne souffre pas ?

GAINGUERLOT.

Il n'y a pas de doute, comme une personne naturelle.

MARCEAU.

Eh bien !... on ne s'abaisse pas, on s'honore, au contraire, quand on soulage ce qui souffre et ce qui aime.

GAINGUERLOT.

Au port d'armes, l'Eveillé !... Il s'agit de remercier celui qui a soigné ta blessure ; c'est le sauveur de Nantes, le vainqueur de Maëstricht : c'est le grand Marceau.

(L'Eveillé se met au port d'armes.)

MARCEAU *à Gainguerlot.*

Qu'à l'instant le feu soit mis à toutes les barques qui sont en amont du fleuve !

GAINGUERLOT.

Ça va flamber, général ! (*A l'Eveillé.*) Au feu, l'Eveillé...  
au feu !

MARCEAU.

Il doit être temps!... (*Aux soldats.*) Qu'on selle mon  
cheval !

(Au moment où il se dispose à sortir, une femme se présente :  
c'est Albertine. Les rideaux se referment.)

### SCÈNE III.

MARCEAU, ALBERTINE, puis GAINGUERLOT.

ALBERTINE, *arrêtant Marceau.*

De grâce, général, j'ai un mot à vous dire.

MARCEAU.

A moi, citoyenne... Mais, pardon, si mes souvenirs sont  
fidèles, vous êtes la femme du brave capitaine de volontaires  
qui se dévoua pour favoriser l'entrée d'un convoi dans Ver-  
dun.

ALBERTINE.

Oui, général... je suis Albertine Brichard et je viens avec  
confiance vers celui qui fut le compagnon d'armes de mon  
mari, pour solliciter une faveur que lui seul peut m'accor-  
der.

MARCEAU.

Comme vous ne pouvez rien me demander qui soit con-  
traire à mon devoir, comptez sur moi, madame...

ALBERTINE.

J'osais l'espérer, et je suis heureuse de vous l'entendre  
dire... Vous devez comprendre, général, que si vous me voyez  
ici, ne tenant compte ni des fatigues d'un long voyage ni  
des périls de la guerre, c'est qu'un intérêt puissant pour moi  
inspire et soutient mon courage... Il s'agit d'Honoré Bri-  
chard.

MARCEAU.

Lui !... nous l'avons cru victime de son dévouement, ainsi

que ce jeune officier, qui marchait avec lui d'un pas si ferme au-devant de la mort... Aussi, depuis ce malheureux jour, nous unissons dans le même souvenir Brichard et le lieutenant Lionel Humbert, comme on honore deux héros, ensevelis dans les plis du même drapeau.

ALBERTINE.

L'un d'eux, du moins, n'a pas succombé.

MARCEAU.

Ainsi, vous savez que Brichard existe ?...

ALBERTINE.

Il y a quelques jours, je l'ignorais encore... Depuis la reddition de Verdun, bientôt repris par les Français, deux années se sont passées, deux années pendant lesquelles toutes les recherches pour savoir quel avait été le sort de mon mari étaient restées infructueuses. Je le pleurais comme on pleure les morts, quand un prisonnier de guerre, un compatriote rendu à la liberté, m'a dit avoir vu mon nom et celui de Verdun gravés sur le mur d'une cour de la prison où il était détenu... Ce prisonnier n'a pu voir le capitaine... Mais mon mari est dans cette prison, il souffre, il m'appelle ; je veux qu'il me sache près de lui pour garder, lui, le courage d'espérer, moi, la force de vivre... Je veux le rejoindre pour tenter de le délivrer... Mais cette prison dans laquelle je veux à tout prix m'introduire est située de l'autre côté du fleuve, il me faut une barque pour le traverser... Je ne puis en obtenir une que par votre ordre, et cet ordre, je viens vous le demander.

MARCEAU.

Hélas !... madame, il est trop tard !

ALBERTINE.

Trop tard ! pourquoi ? mon Dieu !...

GAINGUERLOT, revenant. *Il ouvre les rideaux de la tente.*

Ça brûle, général. *(Il montre une barque enflammée, qui suit le courant du fleuve.)*

ALBERTINE, *reculant avec stupeur.*

Oh ! ces barques incendiées !

MARCEAU.

Par mon ordre... Je vous le disais bien, il est trop tard.  
(Jusqu'à la fin de la scène on voit de temps en temps passer  
une barque enflammée.)

ALBERTINE.

Qu'une seule reste encore et je m'y jette.

MARCEAU.

Impossible, vous vous heurteriez inévitablement contre  
celles qui courent à la dérive et que le feu dévore.

ALBERTINE.

Eh bien, je passerai à travers le feu... Je suis sous la garde  
de la Providence.

MARCEAU.

Et dire que je ne puis venir en aide à tant de courage !

ALBERTINE, *qui a regardé vers la droite.*

Vous le pouvez, général... j'aperçois là-bas un bateau que  
la flamme n'a pas encore atteint.

MARCEAU.

Eh quoi ! vous oseriez...

ALBERTINE.

Tenter Dieu, s'il le faut, pour traverser le fleuve.

GAINGUERLOT, *à part.*

Voilà une crâne femme, ça me rappelle Gloriette. (*A Mar-  
ceau.*) Vous permettez, général ?

MARCEAU.

Quoi?... que veux-tu faire ?

GAINGUERLOT.

A nous deux, l'Eveillé et moi, nous allons arrêter le bateau  
au passage.

ALBERTINE, *le suivant des yeux.*

Réussira-t-il?... oui... il avance à la nage vers le bateau...  
il a saisi la corde... il la jette à son chien... Brave animal, il  
a compris. (*Elle pousse un cri.*) Ah! (*Une barque en feu passe.*)  
Ce courageux soldat, il s'est perdu pour moi peut-être! (*Elle  
redescend et détourne les yeux.*)

MARCEAU, *allant au fond.*

Perdu?... (*Après avoir regardé à droite.*) Rassurez-vous, l'homme et son compagnon sont sains et saufs.

ALBERTINE.

Je savais bien que la Providence me protégerait !  
GAINGUERLOT, *sautant hors de la barque dont l'Eveillé tient la corde.*

Voilà l'équipage, citoyenne.

MARCEAU. .

Réfléchissez encore : la mort est là, madame.

ALBERTINE.

Qu'importe?... il s'agit de mon mari... Il m'a donné son nom, sa fortune, son amour ; mon devoir est de lui sacrifier ma vie. (*Elle s'élance dans le bateau, d'autres barques enflammées la suivent.*)

MARCEAU, *à Gainguerlot.*

Surveille la marche du bateau, tu viendras me dire si cette femme intrépide est parvenue à passer.

(*Gainguerlot sort à gauche.*)

#### SCÈNE IV.

MARCEAU, LA TOUR D'Auvergne, FIRMIN en uniforme de soldat, puis GAINGUERLOT.

LA TOUR D'Auvergne, *soutenant Firmin blessé.*

Permetts-moi, général, de laisser reposer ici ce brave enfant.

MARCEAU.

Un blessé.

LA TOUR D'Auvergne.

Il a reçu le coup qui m'était destiné. (*En faisant asseoir le blessé, il le regarde fixement.*) Ah ! ça... mais je ne me trompe pas, tu es ce jeune garçon que j'ai remplacé ; tu ne devais plus quitter ton village et te voilà au service... Depuis quand ?

FIRMIN.

Depuis que mes sœurs ont été placées, grâce à un mysté-

rieux protecteur... C'est encore vous ! J'essaye de reconnaître vos bienfaits.

LA TOUR D'Auvergne.

Je suis payé!... J'ai donné en toi un brave enfant de plus à la patrie.

MARCEAU.

Modeste et généreux... La Tour d'Auvergne est toujours le même.

GAINGUERLOT, *reparaissant.*

Elle a passé !

LA TOUR D'Auvergne, *regardant à droite.*

Il y a un incendie en aval du fleuve.

MARCEAU.

C'est le pont de Neuwied qui brûle... Il a été atteint par les barques enflammées... Mais qu'importe ! Kléber doit être maintenant de l'autre côté du fleuve.

(On entend au loin une marche française.)

GAINGUERLOT.

Général... le drapeau tricolore.

MARCEAU.

Où donc ?...

GAINGUERLOT.

Là-bas.

LA TOUR D'Auvergne.

C'est Kléber et son avant-garde.

MARCEAU.

Kléber!... Oh ! je me suis trop pressé, j'ai compromis le salut de l'armée... Heureux Beaurepaire ! ta mort est ton plus beau titre de gloire... la mienne sera le châtiment d'une faute... (*Dans son désespoir, Marceau a tiré son épée ; il va se frapper, quand Kléber parait.*)

## SCÈNE V.

LES MÊMES, KLÉBER, SOLDATS.

KLÉBER, *retenant la main de Marceau.*

Jeune homme, allez vous faire casser la tête en défendant

avec votre cavalerie le passage que vous voyez... C'est ainsi qu'il vous est permis de mourir. (*Marceau l'embrasse.*) Pontonniers, à l'œuvre... Soldats, prouvons aux ennemis que, quand nous sommes arrêtés par un fleuve, c'est sur eux que nous passons.

(Mouvement général de sortie.)

---

## QUATRIÈME TABLEAU.

### Les deux prisonniers.

Une petite cour sombre, fermée au fond et à gauche par un mur très-élevé que termine un parapet crénelé. Cette cour fait partie d'un vieux château servant de prison militaire. A droite, l'habitation du geôlier. Sur une pierre du mur, à gauche, il y a des caractères gravés.

### SCÈNE PREMIÈRE.

CHRISTINE, BOCK.

CHRISTINE, *sortant de chez elle, et parlant à quelqu'un qu'on ne voit pas.*

Fiez-vous à moi, madame; nous sommes compatriotes, et ça me suffit pour m'intéresser à vous. (*A elle-même.*) Mon mari est au rapport chez le gouverneur, je l'attendrai ici; je ne veux pas qu'il entre à la maison avant d'être bien sûre qu'il me secondera. (*En parlant, elle s'est approchée du mur à gauche et a regardé la pierre, sur laquelle quelques mots sont gravés.*) Tiens! il y a quelque chose d'écrit là, ce n'est pas de l'allemand... Un nom de femme et celui d'une ville de France... Encore un de ces pauvres prisonniers de guerre qui aura voulu donner un souvenir à celle qu'il aime et au pays qu'il regrette... Quoique je sois la femme d'un des geôliers de cette prison, je ne renie pas mon pays, et si tant seulement à la frontière on laissait passer des billets doux de cette taille-là, j'enverrai celui-ci à son adresse... Mais



quel dégât ça ferait dans le mur... car ça doit tenir solidement. (*Elle pèse sur la pierre, qui cède un peu.*) Mais non, pas tant que je croyais. (*Continuant à peser sur la pierre, qui cède davantage.*) Bah ! une cachette : qu'est-ce qu'il peut bien y avoir là-dedans ?

BOCK, *au dehors, appelant.*

Christine, mon femme ! où est tonc mon femme.

CHRISTINE.

C'est mon Autrichien de mari ! Heureusement qu'il a la précaution de s'annoncer de loin, sans quoi il surprenait aussi le secret. Songeons à cette dame... Mais voudra-t-il ? Bah ! Je veux, il faudra bien qu'il veuille.

## SCÈNE II.

LES MÊMES.

BOCK, *arrivant en criant.*

Mon femme... (*Il aperçoit Christine.*) Ah ! la flà enfin, che suis barfenu à la truffer...

CHRISTINE.

Qu'est-ce qu'il y a ? Tu cries comme si j'avais laissé brûler ta choucroute.

BOCK.

Il ne s'achit bas te chuçrute... A cause de toi, che fiens t'avoir un gonversation avec le canne du grosse-major... C'est assommant.

CHRISTINE.

En quoi est-ce ma faute ?

BOCK.

Ce matin, au rabbort, un gonfrère m'a ténoncé comme ayant chez moi la bortrait d'un chénéral vrançais.

CHRISTINE.

Eh bien, oui, celui du général Marceau.

BOCK.

Bour tétourner l'orache, chai foulu soutenir que c'était un

ami tu l'empereur d'Autriche en habit de fantaisie. (*Se frottant les épaules.*) Ça n'a rien tétourné.

CHRISTINE.

Mon pauvre Bock, c'est que je l'aime tant, ce grand homme.

BOCK.

Meinn Gott... Che ne t'embêche bas de l'aimer, pourfu que ça me retompé bas sur ma dos... Si tu ne peux pas te briver t'avoir son imache... porte-la dans ton cœur, mais ne l'accroche pas à la cheminée... Ça me fait tu tort... C'est comme ton gonversation : tu peux bas rengontrer un soldat autrichien sans lui temander où ça que les Vrançais y l'a pattu.

CHRISTINE.

C'est du patriotisme, tu es libre d'en avoir aussi... Mais, puisque tu a voulu épouser une Française, il faut bien que la France ait aussi la parole dans notre ménage.

BOCK.

Engore si tu te gontentais de barler avec moi toute seul, mais le cœur t'emborte... et on me laisse gardien de la bétite gour, quand je defrais être goncierge à la crande porte.

CHRISTINE.

Ne t'inquiète pas, je te ferai avoir de l'avancement quand les Français auront pris la ville.

BOCK.

Feux-tu pien te taire ! la malheureuse ! elle me gombromet... Il faut que ça finisse... Aussi, pour gommencer, je t'ortonne de prûler tefant moi l'imache du héros vrançais. (*Il fait quelques pas vers la maison.*)

CHRISTINE, l'arrêtant.

Brûler le général Marceau ! J'aimerais mieux te brûler toi-même. (*A part.*) Comment lui parler de celle qui espère en moi ? (*Haut, d'un air caressant.*) Bock... mon petit Bock.

BOCK.

Ché gomprens, fu fulez m'enchôler ; mais je serai invlexi-

ble... Ché ne feux blus foir ce bortrait sur mon cheminée...  
Quand che me chauve, ça me fait vrissonner.

CHRISTINE.

Eh bien oui, je t'accorde une concession... Nous ferons  
deux lits, et je le mettrai dans mon alcôve... Il n'y aura que  
moi qui le verrai.

BOCK.

C'est du vanadisme.

CHRISTINE.

C'est de la reconnaissance... Il y a trois ans, j'habitais en  
Vendée; forcée de suivre mon oncle, mon seul parent, qui  
avait pris parti contre les bleus, je fus faite prisonnière, et je  
dus l'honneur et la liberté à l'autorité aussi généreuse que  
puissante du pacificateur de Nantes... Ça ne te touche pas.

BOCK.

Si fait, ça me tuche.

CHRISTINE.

Et tu veux que je brûle son portrait.

BOCK.

C'est tit, nous l'aurons tans notre alcôve.

CHRISTINE.

Et tu ne m'empêcheras pas de parler de lui!

BOCK.

Non! mais nous n'en parlerons qu'ensemble... tête à  
tête... sur l'oreiller... (*A part.*) quand che tormirai.

CHRISTINE.

Enfin, si une personne venait ici en son nom, tu ne m'em-  
pêcheras pas sans doute de la recevoir.

BOCK.

Bourfu que ça ne me gombromet pas.

CHRISTINE.

Et quand ça devrait te compromettre... est-ce que tu ne  
dois rien à celui qui t'a conservé ta femme, qui a bien voulu  
être la mère d'un Autrichien... qu'elle élève à la française?

BOCK.

C'est entendu... che recefrai tous ceux qui se brésenteront

au nom du chénéral Marceau... Che leur oufirai toutes les bortes. (*A part.*) Che suis pien dranquille ! Bersonne ne s'afisera de dire ce nom-là pour entrer ici.

CHRISTINE, *allant sur le seuil de l'habitation.*

Venez, madame, venez... mon mari ne demande pas mieux que de vous entendre et de vous servir.

### SCÈNE III.

LES MÊMES, ALBERTINE.

Elle sort de la maison, elle porte un costume de fermière allemande.

BOCK, *abasourdi à la vue d'Albertine.*

Comment ! quoi ? qui ? qu'est-ce ?

ALBERTINE.

La protégée de votre femme et la vôtre aussi, j'espère.

BOCK.

Un moment... Je ne gonnais pas matame.

CHRISTINE.

C'est égal, tu as promis.

BOCK.

Barce que che ne la zavais pas si brès... Qui est-elle ? d'où fient-elle ?

CHRISTINE.

C'est M<sup>me</sup> Miller, ma bonne maîtresse, qui m'a fait un si beau cadeau de nocés.

BOCK.

En vérité ! (*Se reprenant.*) Animal, pête que je suis ! l'autre n'est bas plus haute que ça... elle n'a bas bu crandir à ce boint-là !

CHRISTINE.

Pour les autres, il faut qu'elle soit M<sup>me</sup> Miller ; pour nous, elle est venue à moi au nom du général Marceau, et tu sais bien qu'on entre partout avec cette recommandation-là.

ALBERTINE.

Honneur donc à ce grand homme dont la gloire si pure est une protection même chez ses ennemis... Je mets en vous

mon espérance, comme je l'ai mise, à si bon droit, en votre charmante femme; elle est épouse et mère, elle a compris et vous comprendrez aussi mes angoisses... Mon mari est au nombre des prisonniers de guerre détenus dans ce château... Je vous demande la faveur de le voir une heure, un seul moment même, si vous ne pouvez m'accorder davantage... Voilà deux ans que nous sommes séparés, voilà deux ans que je le pleure... Pour ce moment de bonheur que j'implore de vous, j'ai vingt fois risqué ma vie... Si Dieu a permis que je pusse traverser l'incendie qui courait sur le fleuve, c'est qu'il me réservait la suprême joie d'apporter des consolations au malheureux prisonnier qui depuis si longtemps gémit, souffre et m'appelle. Cette joie que je ne puis avoir ici qu'à vous... je vous la demande à genoux, au nom de votre femme, au nom de vos enfants. (*Elle lui prend les mains.*)

BOCK, ému et cherchant à dégager ses mains.

Mais ché ne dis pas non ! ché ne dis pas non !

CHRISTINE.

Le prisonnier qui vous intéresse se nomme ?...

ALBERTINE.

Le capitaine Brichard.

CHRISTINE.

Je vous en répons, vous verrez votre mari... Le mien a l'écorce un peu rude... mais le cœur est bon. (*A Bock.*) Brichard !... tu dois savoir qui c'est.

BOCK.

Naïn... che ne sais rien di tout... Nous autres surveillants, nous ne gonnaissons les brissonniers que par leurs numéros; le gouferneur seul il gonnait leurs noms... N'imborte ! je m'informerai, et si letit Prichard est dans un des capanons tont j'ai les clefs, ce soir même, vous ferrez votre mari ici, dans cette gour qui est moins surveillée, à cause de la hauteur du mur.

CHRISTINE.

Encore, pour plus de sûreté contre les tentatives d'évasion, le mur plonge à pic dans le fleuve.

BOCK.

Ya ! c'est tiiblement pien arranché... et buis les cheôliers, y sont des parres de fer, au suchet de la gonsigne.

CHRISTINE, *malicieusement, montrant Albertine.*

C'est connu, on n'entre ici qu'avec une permission du gros-major.

BOCK.

Pas tuchurs, bétita serpent, bas tuchurs.

ALBERTINE, à Bock.

Ne regrettez pas d'avoir cédé à la recommandation de votre femme. Si vous vous exposez pour moi à perdre votre place, grâce à Dieu, je suis encore assez riche pour payer un tel bienfait, et vous pouvez compter sur la reconnaissance d'Albertine.

CHRISTINE, *vivement.*

Vous vous nommez Albertine ?

ALBERTINE. †

Oui ! mais pourquoi me demandez-vous cela ainsi ?

CHRISTINE, *attirant Albertine vers la pierre écrite.*

Venez donc voir un peu ce qu'on a écrit là.

BOCK, à lui-même.

Encore de la griboullache sur le mur !... C'est dévendu.

ALBERTINE, *lisant.*

« Albertine !... Verdun... » Voilà bien l'indice dont m'a parlé le prisonnier... Plus de doute, mon mari est ici ; quel autre que lui aurait gravé mon nom sur cette pierre ?

BOCK, *tirant son sabre.*

Gare ! que je basse.

CHRISTINE.

Comment ! sabre en main ?...

BOCK.

C'est ma cratoir... Il faut que je gratte tout de suite. (*Écoutant.*) Allons, pon ! la ronde à brésent ! (*Aux deux femmes.*) Rentrez pien fite, sans quoi la schlague ! (*A Albertine.*) Pas pur fus, ni pur mon femme... mais moi, ça peut bas me manguer.

CHRISTINE.

C'est positif! et comme je ne veux pas qu'on me l'abîme, venez, madame, venez. (*Elle se dispose à rentrer dans la maison.*)

ALBERTINE, à Bock.

N'oubliez pas de vous informer... C'est mon bonheur, c'est ma vie que je remets entre vos mains; les miennes vous béniront. (*Elle entre dans la maison.*)

BOCK, à lui-même.

Bourfu que sa pénédiction m'ébargne celle de la canne du grosse-mâchor.

(Nuit plus obscure.)

#### SCÈNE IV.

BOCK, puis L'OFFICIER.

Une ronde de soldats, commandés par un officier; les soldats sont couverts de larges capotes; à leur arrivée, Bock se place devant la pierre et il y a une inscription, pour la cacher aux regards de la ronde.

L'OFFICIER, aux soldats.

Halte! (*A Bock.*) Rien de nouveau?

BOCK, ému.

Rien di tout... di tout.

L'OFFICIER.

Que tous les prisonniers soient mis au cachot.

BOCK, de même.

Afec blaisir, mon ovicier.

L'OFFICIER.

La nouvelle d'une attaque prochaine de la ville par Kléber et Marceau leur est parvenue, il y a un projet de révolte entre eux.

BOCK.

En férité, tes gens que nous lochons (*A part.*) si mal, (*Haut.*) que nous nourrissons (*A part.*) si peu, (*Haut.*) ça se gombrend pas.

L'OFFICIER, à Bock.

Allons! marche devant, c'est en présence du gros-major que tu vas les enfermer.

BOCK, *troublé*.

Ah! la crosse-machor y sera (*A part.*) avec son canne. Ma foi, tant pis, pour le Vrançaise; si elle tient à son mari, moi je tiens à mon peau.

L'OFFICIER, *aux soldats*.

Marche!

(La ronde se met en marche pour retourner vers la droite. Quand elle a disparu, un soldat, qui est resté en arrière, se débarrasse de sa capote qui l'enveloppe; ce soi-disant soldat autrichien, c'est Lionel.)

## SCÈNE V.

LIONEL, *seul*.

Enfin, j'ai réussi... Encore un moment, je serai libre et loin de cet enfer où l'on nous punit d'avoir repoussé l'invasion jusqu'au delà des frontières... Libre... je vais être libre! Que de patience, que de tortures pour en arriver là!... Je touche au but... Déjà grâce à ce vêtement, j'ai pu sortir de mon cabanon au moment où la ronde a passé... Mon audace m'a sauvé, et me voici dans cette cour, où depuis longtemps je prépare mon évasion... Les Français, assure-t-on, vont attaquer la ville... Je n'attendrai pas qu'ils me rendent la liberté; j'irai me joindre à eux pour les aider à venir ici délivrer mes compagnons de captivité. (*Allant à la pierre mobile du mur.*) C'est dans le creux de ce mur que j'amasse les instruments de ma liberté... Des crampons de fer, qui, plantés d'espace en espace, me feront atteindre cette plate-forme, où je n'aurai plus qu'à fixer une corde pour redescendre du côté du fleuve... Après cela, que Dieu m'aide et permette que je vive, jusqu'à ce que j'aie pu rentrer en France et gagner Verdun, car je veux le revoir, ce Brichard qui m'avait dit: « Allons mourir ensemble » et que je n'ai pas retrouvé à mes côtés, quand les ennemis nous ont enveloppés. (*Avec ironie.*) Brave capitaine Brichard, si tu as repoussé le



duel avec un rival, c'était pour te débarrasser de moi plus sûrement et sans danger... Allons, à l'œuvre !

(Pendant qu'il se dispose à fouiller dans le mur, Christine sort de la maison.)

## SCÈNE VI.

LIONEL, CHRISTINE.

CHRISTINE, *parlant à Albertine, qui ne parait pas encore.*

Mon mari a tenu parole... Le prisonnier est là... je vais le prévenir...

LIONEL, *à lui-même.*

Quelqu'un sort de cette maison.

CHRISTINE, *allant à Lionel et parlant à demi-voix.*

N'ayez pas peur, je suis Française, et c'est pour vous que je viens.

LIONEL.

Pour moi!...

CHRISTINE.

Je vous annonce une bonne nouvelle... votre femme est ici.

LIONEL.

Ma femme!

CHRISTINE.

Eh bien ! oui, M<sup>me</sup> Albertine Brichard.

LIONEL.

Albertine !

CHRISTINE.

Plus bas. (*Se rapprochant de la maison.*) Vous pouvez venir, madame, il vous attend... Moi, je vais faire sentinelle pour qu'on ne vous surprenne pas. (*A part.*) C'est gentil de réunir un ménage. (*Elle disparaît par la droite, Albertine sort de la maison.*)

## SCÈNE VII.

LIONEL, ALBERTINE.

ALBERTINE, *courant à Lionel.*

Brichard, mon ami. (*S'arrêtant.*) Lionel... vous... ici.

LIONEL, *avec amertume.*

Oui, j'ai le malheur de ne pas être celui que vous y venez chercher.

ALBERTINE.

Je l'avoue... Retrouver et consoler mon mari, c'était ma seule espérance, mon unique désir en ce monde. Dieu le sait.

LIONEL, *de même.*

En effet, il y a si longtemps que nous nous sommes séparés que vous ne devriez plus même vous souvenir de moi... tandis que lui, c'est depuis peu sans doute qu'il vous a quittée.

ALBERTINE.

C'est depuis le jour où Brichard, accompagné d'une autre personne moins oubliée qu'elle ne le croit, est allé faire le sacrifice de sa vie pour le salut de Verdun.

LIONEL.

Et vous ne l'avez pas revu ?

ALBERTINE.

Jamais...

LIONEL.

Qu'il me pardonne alors, car je l'accusais de trahison ; je le maudissais d'être heureux.

ALBERTINE, *avec reproche.*

Lui ! que la mort m'a enlevé !... vous, qu'elle a épargné !...

LIONEL.

Cette mort, je n'ai rien fait pour l'éviter, je vous le jure ; je l'appelais au contraire, puisque vous ne pouviez plus m'appartenir.

ALBERTINE.

Ainsi, c'est pour apprendre qu'il est à jamais perdu pour moi, celui dont je porte le nom... que j'ai bravé tant de périls, subi tant de peines, avant d'arriver ici.

LIONEL.

De grâce, Albertine, ne regrettez pas devant moi d'être venue ; moi aussi, j'ai bien souffert, et je suis si heureux de vous revoir !

ALBERTINE, *comme si elle parlait à elle-même.*

Comme le cœur s'abuse facilement quand l'espérance est si belle ! Mais comment n'y aurais-je pas été trompée ? Mon nom écrit sur cette pierre, n'était-ce pas un témoignage d'amour ?

LIONEL.

N'y avait-il donc que lui qui vous aimât, Albertine ?

ALBERTINE.

Il me semblait que lui seul avait le droit de l'écrire.

LIONEL.

Vous refusez au prisonnier même la douceur du souvenir.

ALBERTINE.

Par pitié pour ma douleur, Lionel, laissez-moi ne penser qu'à lui.

LIONEL.

Vivant ou mort, il est donc toujours entre nous ? Vous voulez me forcer à haïr sa mémoire.

ALBERTINE.

Taisez-vous, malheureux !... Vous allez outrager le plus généreux des hommes.

LIONEL.

Et comment ne le haïrais-je pas ? Ce n'est pas moi qui ai voulu lui ravir son bien ; c'est lui qui, profitant de mon absence, vous a frauduleusement prise à moi.

ALBERTINE.

Vous vous trompez, Lionel : il ne m'a pas prise ; je me suis volontairement, et j'ose le dire, dignement offerte à celui qui n'avait pas voulu que mon père fût déshonoré.

LIONEL.

Je ne blâme pas ce que vous avez fait, Albertine... Si alors vous aviez pu me demander de vous relever de vos serments... bien que mon cœur se fût brisé, je n'aurais pas hésité, sans doute ; mais, du moins, vous auriez compris que j'étais de moitié dans le sacrifice, et le souvenir que vous en eussiez gardé aurait été ma récompense.

ALBERTINE.

Et qui vous dit que je ne vous ai point associé à ce sacrifice? que je n'ai pas souffert et pour vous et pour moi? En l'accomplissant, qui vous dit que j'ai, sans regret du passé, pu rompre nos liens et renoncer à notre amour? Qui vous dit enfin, Lionel, que je n'ai jamais eu à demander à Dieu le courage nécessaire pour vous oublier?

LIONEL.

Albertine! ma chère Albertine!

ALBERTINE.

Je vous refuse le droit de m'accuser, vous qui n'avez entendu ni mes soupirs ni mes prières.

LIONEL.

Pardon, Albertine, je ne vous demande plus rien; car maintenant, j'en suis sûr, vous n'avez jamais cessé de m'aimer.

ALBERTINE.

Lionel, il faut nous séparer.

LIONEL.

Pour nous revoir bientôt.

ALBERTINE.

En France.

LIONEL.

Non, je ne permettrai pas que vous vous exposiez à y retourner seule. Vous ne quitterez cette ville que lorsque je me serai assuré pour vous d'une protection puissante, qui sera votre sauvegarde jusqu'au terme du voyage.

ALBERTINE.

Que pouvez-vous pour moi, pauvre prisonnier?

LIONEL.

Avant une heure je serai libre... Où vous êtes-vous arrêtée en arrivant ici?

ALBERTINE.

Dans une modeste maison du faubourg, l'auberge des *Trois-Couronnes*.

LIONEL.

Promettez-moi de m'y attendre... Vous m'y verrez dans une heure; mais vous sera-t-il possible de sortir d'ici?

ALBERTINE.

Christine, la digne jeune femme qui a favorisé mon entrée dans cette prison, protégera mon départ.

LIONEL.

Que Dieu vous conduise, et attendez-moi.

ALBERTINE.

Je vous le promets. (*Après un mouvement pour sortir, revenant vers Lionel.*) Lionel, vous connaissez le secret de mon cœur ; mais laissez-moi vous dire, après un tel aveu, que si Brichard était vivant, vous n'auriez pas même deviné que je vous aime encore.

LIONEL.

S'il existait, Albertine... je ne vous dirais pas au revoir...  
(Ils se donnent la main ; Albertine disparaît à droite.)

### SCÈNE VIII.

LIONEL, seul, suivant des yeux Albertine.

Bien !... Cette femme faisait sentinelle... Elle échange quelques mots avec Albertine... Elle ouvre une petite porte qui donne sur le jardin du vieux château... Elles disparaissent ensemble... Albertine est sauvée... Elle va m'attendre. (*Regardant du côté de la pierre.*) C'est maintenant surtout que je veux être libre, car la liberté pour moi, ce n'est plus l'isolement avec mon amour dans la vie, c'est le rêve éternel de mon cœur qui se réalise, c'est le bonheur à deux. (*En parlant, il a fouillé dans le creux du mur et en retire les objets, qu'il désigne.*) C'est cela, les crampons de fer, l'échelle de corde... le manteau pour me couvrir, des armes pour me défendre. (*Il va pour remettre la pierre mobile, et s'arrête en entendant un bruit sourd.*) Je ne me trompe pas, on travaille de l'autre côté du mur ; serait-ce un prisonnier qui tente comme moi de s'évader ?... Si c'est un espion qui me tend un piège, malheur à lui ! (*Il arme un pistolet, les pierres se déplacent, un homme se montre à la crevasse du mur : c'est Brichard.*)

SCÈNE IX.

BRICHARD, LIONEL.

BRICHARD, *à part.*

Un homme dans cette cour... Il est vendu à nos bourreaux, peut-être ! (*Haut.*) Camarade, si vous êtes chrétien, vous ne me dénoncerez pas... Mais si l'on vous a séduit par l'appât d'une récompense, livrez-moi, et qu'on en finisse avec le capitaine Brichard.

LIONEL, *à part.*

Brichard!... Ah ! j'avais tort d'espérer !

BRICHARD.

Après deux ans de captivité, je suis las de souffrir... Eh bien, vous ne répondez pas ?

LIONEL, *pendant que Brichard passe tout à fait à travers la crevasse.*

Que lui dire?... Que faire ? (*Résolument.*) Ton devoir, Lionel ! Puisque tu dois être malheureux, du moins reste digne de l'amour d'Albertine.

BRICHARD, *allant à Lionel.*

Voyons, à la fin, est-ce à un ami ou à un ennemi que je parle ?

LIONEL, *affectant un ton brusque pour déguiser sa voix.*

Un ennemi, non, puisque je suis venu là pour vous attendre.

BRICHARD.

Toi?...

LIONEL.

N'essayez-vous pas de vous évader ?

BRICHARD.

Oui, à tout prix... à tout risque... et sans autre moyen pour y parvenir que ceux qui me seront inspirés par l'amour de la liberté.

LIONEL, *lui montrant les crampons de fer et l'échelle de corde.*

En voici d'autres.

BRICHARD.

Qui les a préparés ?

LIONEL.

Moi.

(Coups de canon au dehors.)

BRICHARD.

On se bat de ce côté.

LIONEL.

C'est Kléber et Marceau qui attaquent la ville.

BRICHARD.

Que ne suis-je avec eux sous le drapeau tricolore.

LIONEL.

Rien ne vous en empêche... Vous avez là tout ce qu'il faut pour sortir d'ici.

BRICHARD.

Mais à qui devrai-je ma délivrance ?

LIONEL.

A M<sup>me</sup> Albertine Brichard.

BRICHARD.

Tu l'as vue ?

LIONEL.

Ici même ?

BRICHARD.

Quand cela ?

LIONEL.

Aujourd'hui... Ne pouvant parvenir jusqu'à vous, c'est à moi qu'elle s'est adressée. Vous la trouverez dans le faubourg, à l'auberge des *Trois-Couronnes*.

BRICHARD.

Comment reconnaître un tel service ?

LIONEL.

Elle m'a payé.

(Nouveaux coups de canon au dehors ; rumeurs à droite.)

BRICHARD.

Cette rumeur ne vient pas du dehors.

LIONEL, *allant planter les crampons de fer dans le mur.*

Au bruit du canon, les prisonniers français se sont réveillés ; ils se révoltent... Hâtez-vous... Encore un instant et vous ne pourriez plus partir... Et M<sup>me</sup> Brichard vous attend...

BRICHARD, *commençant à escalader le mur.*

Mais te laisser, toi, mon sauveur.

LIONEL.

Je dois rester pour essayer d'en sauver d'autres.

BRICHARD, *à mi-chemin du mur, se retournant.*

Au moins, dis-moi ton nom.

LIONEL.

Votre femme vous le dira.

(Brichard est parvenu au faite du mur ; il disparaît à gauche. L'officier autrichien se montre sur le parapet et crie, à une sentinelle qu'on ne voit pas : « Feu. » Le coup part.

L'OFFICIER.

Celui-là est tombé, aux autres maintenant ; écrasons la révolte.

LIONEL, *à lui-même avec désespoir.*

Malheureux Brichard, c'est à la mort que je l'envoyais !

## SCÈNE X.

LIONEL, PRISONNIERS FRANÇAIS, L'OFFICIER AUTRICHIEN,  
SOLDATS, puis GAINGUERLOT.

Les soldats entrent en refoulant devant eux les prisonniers français.

L'OFFICIER.

Kléber et Marceau sont maîtres de la ville, mais vous ne verrez pas leur triomphe. (*Aux prisonniers*). A genoux !

LIONEL, *se plaçant à côté des prisonniers.*

C'est debout, en criant : Vive la France ! que nous voulons mourir.

L'OFFICIER, *aux soldats.*

Apprêtez armes !

GAINGUERLOT, *paraissant à la crevasse du mur.*

Du tout, c'est bas les armes qu'il faut dire.



L'OFFICIER.

Misérable !

GAINGUERLOT.

Ce n'est pas par ici qu'il faut regarder, c'est en l'air. (*Il montre le parapet, qui s'est couvert de soldats français ; l'un d'eux plante le drapeau au sommet.*)

L'OFFICIER, avec rage.

Toujours vaincus !

CRI GÉNÉRAL.

Vive la France !

## ACTE TROISIÈME.

### CINQUIÈME TABLEAU.

#### Le renégat.

Le jardin d'une petite maison de campagne. Mur au fond, percé d'une porte qui s'ouvre sur la route. A gauche du public, l'habitation ; à droite, une tonnelle.

#### SCÈNE PREMIÈRE.

BONNIVET, puis CADICHE.

Au lever du rideau, Bonnivet lit un journal en se promenant dans le jardin. On entend battre au loin une marche militaire.

BONNIVET, *interrompant sa lecture.*

Allons ! qu'est-ce qui va encore passer sur la route de Paris ? Au fait ! ça ne me regarde pas... mon journal me le dira dans quinze jours. (*Il se remet à lire.*)

CADICHE, *appelant de l'intérieur.*

Monsieur Bonnivet !

(Le bruit du tambour s'est rapproché. On voit au-dessus du mur défiler des baïonnettes.)

BONNIVET, *impatiente.*

C'est insupportable, ce tambour ! on ne sait plus ce qu'on lit... (*Il va se réfugier sous la tonnelle.*) Reprenons ; car il y a là des noms qui m'intéressent... Honoré Brichard, Lionel Humbert, des anciennes connaissances de Verdun... Il s'agit de prisonniers de guerre.

CADICHE, *paraissant à la porte de l'habitation et appelant.*  
Monsieur Bonnivet !

BONNIVET.

Eh bien, qu'est-ce qu'il y a ?

CADICHE.

Il y a que votre couvert est mis et que j'attends vos ordres pour tremper la soupe.

Bah ! déjà midi ?

BONNIVET.

CADICHE.

Sonné depuis cinq grandes minutes à la mairie de Bondy.

BONNIVET, *pliant le journal.*

Miséricorde ! mon dîner en retard de cinq minutes... voilà ma journée bouleversée. (*Donnant le journal à Cadiche.*) Emporte ce journal, tu me le donneras au dessert.

CADICHE.

Pardon, not'maître, mais le journal que vous devez lire aujourd'hui est déjà sous votre serviette ; celui-là, c'en est un de l'année passée.

BONNIVET.

Pas possible ! (*Il regarde la date.*) C'est, ma foi, vrai !

CADICHE.

Faut-il que vous soyez assez professeur d'histoire ancienne !... Vous ne tenez à apprendre les nouvelles que quand les autres les ont oubliées.

BONNIVET.

Oui, par raison de santé, je désire n'être au courant que du passé... ça m'agite beaucoup moins... Quand je me suis retiré ici, j'ai pris pour règle de ne suivre qu'à distance la marche des événements... de cette façon, rien ne trouble ma vie paisible et régulière... ignorant ce qui est arrivé hier, je suis sans inquiétude sur ce qui arrivera demain. J'accepte les faits accomplis et je vivote en repos dans ma maison, comme le colimaçon dans sa coquille.

CADICHE.

Et dire que si vous vouliez, personne ne serait mieux renseigné que vous sur les affaires du temps !

BONNIVET.

Parbleu ! je compte parmi mes anciens élèves des gaillards qui sont assez bien placés pour me mettre au fait : Kléber, par exemple, un fier artiste, celui-là... Il pouvait devenir un architecte célèbre... il a préféré se faire soldat...

CADICHE.

Et on l'a fait général.

BONNIVET.

Ça l'excuse un peu... mais a-t-on vu une conduite pareille à celle de La Tour d'Auvergne ? Un savant, couronné par des académies, endosser l'uniforme et refuser tous les grades... c'est de la folie.

CADICHE.

On dit que c'est du patriotisme, et ça gagne tout le monde... témoin Gloriette, ma nièce et votre filleule... Dans la lettre que j'ai reçue d'elle hier, elle envie le sort de celles qui vont, sur les champs de bataille, verser à boire aux soldats et, au besoin, faire le coup de feu.

BONNIVET, *avec un geste de pudeur offensée.*

Vivandière ! elle, une rosière !

## SCÈNE II.

LES MÊMES, GLORIETTE, *en costume de vivandière.*

GLORIETTE, *qui est entrée sur les derniers mots de Bonnivet.*

Pourquoi donc pas, mon parrain ?

BONNIVET.

Comment, elle ici ! par où est-elle entrée ?

GLORIETTE.

Par la porte, qui était restée ouverte.

BONNIVET, *allant fermer la porte.*

C'est ce qui s'appelle une surprise.

CADICHE.

Pas pour moi ; car, d'après sa lettre d'hier, je l'attendais.

BONNIVET.

Et tu ne me préviens pas !

CADICHE.

Vous ne voulez jamais être prévenu.

GLORIETTE, *à Cadiche.*

Vous ne m'embrassez pas, ma tante ?

CADICHE.

Si fait, de bon cœur. (*Elle l'embrasse.*)

GLORIETTE, *allant à Bonnivet.*

Vous ne me dites rien, mon parrain ?

BONNIVET.

Je dis... je dis... *vade retro, Satanas.*

GLORIETTE.

C'est à cause de mon costume militaire que vous me parlez latin ? Il vous déplaît ?

BONNIVET.

Oui, c'est une horreur ! mais il te va très-bien.

CADICHE.

Je crois bien ; elle est gentille à croquer...

GLORIETTE, *tendant sa joue à Bonnivet.*

En ce cas, ne vous gênez pas, croquez un brin.

BONNIVET, *lui donnant un baiser.*

Ce n'est pas pour te faire plaisir :

CADICHE.

Mais ça ne vous fait pas de peine.

BONNIVET, *d'un ton de reproche.*

Comment se peut-il qu'une jeunesse que je croyais si sage ait pu se décider à prendre un pareil habit pour faire un tel métier ?

GLORIETTE.

Justement, mon parrain, c'est par vertu. Au pays où, depuis l'absence de mon futur, j'étais courtisée par l'un et par l'autre, je n'avais que ma couronne de rosière pour me défendre et repousser les galants... ce qui ne les repoussait pas, au contraire. Je me suis dit : le vrai moyen d'éviter les dangers qui me menacent chez nous, c'est de suivre un de nos braves régiments à la guerre... Les soldats respectent la jeune fille qui tient à son honneur et qui fait preuve de courage... témoin Jeanne d'Arc.

BONNIVET, *avec admiration.*

Tu sais l'histoire ! il faut que je t'embrasse encore.

CADICHE.

Et puis, de cette façon-là, Gloriette pourra se rapprocher de son bon ami Gainguerlot qui est au service.

BONNIVET.

Si c'est aussi son intention, cela ne rentre plus dans l'histoire de Jeanne d'Arc.

CADICHE.

Dame, ces enfants, il y a si longtemps qu'ils ne se sont vus.

GLORIETTE.

Je viens de le voir tout à l'heure, ma tante ; de loin, par exemple... Il est parmi les détachements qui font halte à l'entrée de Bondy avant de se rendre à Paris, où ils vont présenter à la Convention nationale les drapeaux pris à l'ennemi.

CADICHE.

C'est ça qui serait une belle fête à voir, monsieur Bonnivet !

BONNIVET.

J'en lirai la description plus tard.

CADICHE, à *Gloriette*.

Ainsi tu n'as pas pu parler à ton futur ?

GLORIETTE.

Non, mais je lui ai fait dire que quelqu'un le demandait chez M. Bonnivet, rue de Paris, 22, et je l'attends.

BONNIVET, *consultant sa montre*.

Midi et demi !... va donc tremper la soupe, Cadiche. (*A Gloriette.*) Tu seras cause d'un malheur !

GLORIETTE.

Moi, mon parrain !

BONNIVET.

Certainement... tu fais jaser ta tante... je dînerai trop tard. Je n'aurai pas faim à souper.

CADICHE, *se dirigeant vers la maison*.

C'est égal, vous mangerez tout de même, vous tenez tant à vos habitudes.

(On sonne à la porte.)

BONNIVET.

Une visite à présent !

GLORIETTE.

Ça ne peut être que Gainguerlot... Je vais lui ouvrir...

(Elle ouvre la porte et recule désappointée devant Kléber. Il est en habit bourgeois.) Ce n'est pas lui.

### SCÈNE III.

LES MÊMES, KLÉBER.

KLÉBER, s'adressant à Gloriette.

M. Bonnivet ?

BONNIVET, avec mauvaise humeur et tournant le dos à Kléber.

C'est moi, mais je n'y suis pour personne... c'est l'heure de mon dîner.

KLÉBER.

Tant mieux ; car, si vous le permettez, mon cher maître, nous dînerons ensemble.

BONNIVET, se retournant.

C'est vous, Kléber, mon ami, mon élève... quelle joie pour moi de vous revoir !... vous vous êtes souvenu de moi !...

KLÉBER.

Je m'en suis souvenu à ce point, que je viens ici pour ne plus vous quitter.

CADICHE.

Je peux toujours tremper la soupe.

BONNIVET :

Oui, trempe... trempe tout ce que tu voudras, Cadiche. Mais, d'abord, mets deux couverts et ajoute un plat sucré d'extra : le général les adore.

GLORIETTE, à elle-même, regardant Kléber.

Ah ! c'est le fameux Kléber... Quand Gainguerlot sera général, je veux qu'il soit plus doré que ça.

CADICHE.

Viens m'aider, Gloriette.

GLORIETTE.

Tout de suite, ma tante.

(Cadiche et Gloriette rentrent dans la maison.)

SCÈNE IV.  
BONNIVET, KLÉBER.

BONNIVET.

Je suis charmé de voir que vous n'avez pas oublié mon goût pour la simplicité.

KLÉBER.

Comment cela ?

BONNIVET.

Sans doute ; vous pouviez venir ici paré des insignes de votre grade.

KLÉBER.

Ces insignes, je n'ai plus le droit de les porter.

BONNIVET.

Et pourquoi ?

KLÉBER.

Je me suis démis de mon commandement. Victime de quelques ennemis que m'a suscités ma franchise, je me suis séparé de ceux qui ont douté de mon dévouement à la patrie. Mieux eût valu pour moi trouver la mort sur un champ de bataille et finir en soldat... mais puisqu'il en devait être autrement, je suis résolu à ne plus prendre de service. Je veux désormais cacher ma vie ; c'est pourquoi j'ai pensé à me réfugier près de mon vieux professeur. Vous avez mieux compris que moi où se trouve le vrai bonheur... c'est dans la solitude et l'obscurité...

BONNIVET.

Je savais bien qu'à la fin mon meilleur élève en viendrait à adopter ma philosophie ! Quelle gloire d'avoir converti le bouillant Kléber à mon système !... Il ne s'agit plus maintenant que de régler notre façon de vivre.

KLÉBER.

Je la souhaite calme et uniforme.

BONNIVET.

Comme la mienne... Cependant, il faudra s'occuper un peu... nous relirons nos vieux auteurs.



KLÉBER.

Et je reprendrai mes études d'architecte... de plus, nous aurons les journaux... car vous en recevez...

BONNIVET.

Je crois bien, seulement ils ont trois mois de date.

KLÉBER.

Diab! me participer qu'après trois mois aux mouvements de la France; dans cet espace de temps, que de choses peuvent s'accomplir!

BONNIVET.

C'est le moyen le plus sûr de garder la quiétude de l'esprit.

KLÉBER.

Vous avez raison : le mieux est de ne rien savoir et de vivre ignoré... D'ailleurs, je tromperai l'activité de mon esprit par des travaux paisibles.

BONNIVET.

C'est cela.

KLÉBER.

Je ferai démolir votre maison.

BONNIVET.

Comment?

KLÉBER.

Sans doute suffisante pour vous, elle devient trop étroite pour nous deux. J'en ferai la plus jolie habitation du pays... Vos voisins en seront si jaloux que, mettant ma complaisance et mes talents à contribution, on me chargera de reconstruire tout le village. D'abord, il n'en restera pas pierre sur pierre.

BONNIVET.

Quels démolisseurs que ces généraux!

KLÉBER.

Oui; mais pour reconstruire sur des bases solides nous ne renverserons que les masures nuisibles à tous, pour les remplacer par des monuments impérissables... Dès aujourd'hui, je fais mettre la pioche et le marteau; on abat, on bouleverse, on supprime; en trois jours il ne restera plus rien de votre maisonnette...

BONNIVET.

Mais, mon cher élève, où coucherons-nous en attendant que la maison soit bâtie ?

KLÉBER.

Où?... mais ici.

BONNIVET.

Dans mon jardin !

KLÉBER.

Nous y dresserons une tente... Vous verrez comme on y est bien... D'ailleurs, cela me rappellera le passé...

BONNIVET.

Mais, puisque vous voulez l'oublier ce passé !

KLÉBER.

C'est juste ! vous m'y aiderez... nous travaillerons ensemble.

BONNIVET, *se récriant.*

A jeter bas ma maison ! Pardon, je prévois que nous éprouverons quelque résistance.

KLÉBER.

Qui oserait ?...

BONNIVET.

Cadiche d'abord... Elle s'opposera à ce qu'on touche à sa cuisine ; et moi, je n'entends pas qu'on bouleverse ma bibliothèque.

KLÉBER, *qui a réfléchi.*

Rassurez-vous, mon cher maître ; rien ne sera dérangé chez vous... Il me vient une autre idée... puisque, à peine résigné à la vie paisible, la fièvre d'activité me reprend, je quitterai la France, qu'on ne me permet plus de servir... je passerai en Amérique ; là, inconnu et armé du bâton du voyageur, je parcourrai les vastes espaces jusqu'au jour où la main de Dieu me jettera épuisé sur la route.

BONNIVET.

Vous expatrier ! non, je ne le souffrirai pas... J'aime mieux les plâtras que votre absence ; ou si, pour rester ici, il faut absolument que vous démolissiez, je me résigne... Je vais

chercher les maçons. (*Entendant un coup de sonnette à la porte du fond.*) Bah! du monde encore!... chez moi, où il ne vient jamais personne... qui diable ça peut-il être? (*Il va ouvrir.*)

SCÈNE V.

LES MÊMES, LIONEL, en costume de colonel, petit uniforme.

BONNIVET, haut, mais à lui-même.

Un officier?

LIONEL.

Qui n'est pas tout à fait un inconnu pour vous, mon cher monsieur Bonnivet.

KLÉBER.

Ni pour moi.

LIONEL, se découvrant.

Le général Kléber!

BONNIVET, examinant Lionel.

Certainement, votre visage me rappelle quelqu'un que même je dois avoir tutoyé... mais j'hésite à te reconnaître. Qui êtes-vous?

KLÉBER.

Parbleu! C'est le colonel Lionel Humbert, que Marceau et moi nous avons eu le bonheur de délivrer, ainsi que d'autres prisonniers français, juste au moment où on allait les fusiller.

BONNIVET.

J'ai lu cela ce matin dans mon journal.

KLÉBER.

Il est un peu en retard, votre journal.

BONNIVET.

C'est moi qui suis en retard. (*Regardant Lionel avec surprise.*) Comment, ce beau garçon que je vois là... c'est ce démon de petit Lionel qui déchirait son rudiment pour faire des cartouches?

LIONEL.

M'en voulez-vous encore?

BONNIVET, *l'embrassant.*

Tiens ! voilà comme je t'en veux... Mais à quel heureux hasard dois-je ta visite ?

LIONEL.

C'est un hasard, en effet ; tout à l'heure, pendant la halte que nous faisons ici, justement au moment de me mettre à table, j'ai entendu un sergent prononcer votre nom, et je n'ai pu résister au désir de venir aussitôt vous serrer la main.

BONNIVET.

Et tu n'as pas diné ?

CADICHE, *de l'intérieur.*

Monsieur, la soupe est trempée et j'ai mis deux couverts.

BONNIVET, *lui répondant.*

Mets-en un troisième et force le plat sucré. A propos du dîner, permettez que je vous quitte un moment. J'ai dans un coin de ma cave deux vieilles bouteilles de frontignan qui languissent à l'ombre... Je vais leur faire voir le jour... nous les viderons ensemble au dessert.

KLÉBER.

Comment ! cher maître, vous avez donc renoncé à l'eau rougie ?

BONNIVET.

Moi ! jamais ! excepté aux grands anniversaires. Aussi, quand je me griserai un peu tout à l'heure... J'en ai le droit... je reçois mes enfants... c'est ma fête aujourd'hui. *(Il entre dans la maison.)*

## SCÈNE VI.

LIONEL, KLÉBER.

LIONEL.

L'excellent homme, toujours le même... un père pour ses élèves.

KLÉBER.

Ce qui les constitue frères entre eux... Je m'autoriserai de

ce lien de parenté avec vous, colonel, pour vous demander des renseignements sur une personne qui m'intéresse.

LIONEL.

A charge de revanche, général; car, moi aussi, j'ai à m'informer de quelqu'un.

KLÉBER.

Il s'agit d'un homme qui a mérité par sa belle conduite l'estime de tous ceux qui ont servi avec lui.

LIONEL.

Il en est beaucoup, sans vous compter, de qui on peut dire cela.

KLÉBER.

Celui-là était, dit-on, du nombre de nos pauvres camarades dans la prison où vous-même avez souffert... Après la victoire, il n'a pas été retrouvé parmi ceux que nous avons délivrés.

LIONEL.

C'est du capitaine Brichard que vous voulez parler ?

KLÉBER.

Justement ! Sa veuve, qui se trouvait dans la ville lorsque nous y sommes entrés, et dont Marceau, sur votre recommandation, je crois, avait protégé le retour en France, n'avait-elle fait vraiment qu'un voyage inutile ?

LIONEL.

Non, général ! Mais ne vaut-il pas mieux lui laisser son erreur que d'ajouter à ses regrets du passé la douleur plus vive d'une perte récente ?

KLÉBER.

Sans doute, cette révélation serait un chagrin de plus pour elle... Mais alors, ce qu'on suppose est donc vrai ?

LIONEL.

Et que suppose-t-on ?

KLÉBER.

(Que le malheureux Brichard est mort victime d'un piège.

LIONEL, *indigné.*

Infamie !

KLÉBER.

C'est en essayant de s'évader qu'il a été frappé et précipité dans le fleuve.

LIONEL.

En effet.

KLÉBER.

Eh bien, on prétend qu'un autre prisonnier, son ennemi secret, qui lui fournit traîtreusement les moyens de sortir de prison, l'avait dénoncé avant de favoriser son évasion.

LIONEL, *avec calme et franchise.*

Ce traître, ce serait moi, général !... Si vous me croyez capable d'un tel crime, fort de mon aveu, accusez-moi hautement... je demande des juges.

KLÉBER.

En fait de juges, moi qui vous connais bien, Lionel, je serai seul le vôtre... (*Lui tendant la main.*) Le tribunal vous acquitte.

LIONEL.

Je m'y attendais bien.

KLÉBER.

Maintenant, vous me direz...

GLORIETTE, *paraissant.*

Je viens vous prévenir que la soupe refroidit... M. Bonnavet, mon parrain, vous attend à table...

KLÉBER.

Ah ! notre vieux maître a une filleule vivandière.

GLORIETTE.

C'est-à-dire que j'ai déjà le costume... mais il y a d'autres formalités pour être admise.

KLÉBER.

De mon temps, quand elles étaient aussi gentilles que toi, voilà comment je les recevais. (*Il lui donne un baiser.*)

GLORIETTE, *faisant le salut militaire.*

C'était le bon temps, général !

KLÉBER, *à Lionel qui depuis un moment semble réfléchir.*

Allons, venez, mon ami !

LIONEL.

Je vous suis. (*A lui-même.*) Pourvu que cette odieuse calomnie n'arrive jamais jusqu'à Albertine !

(Kléber et Lionel entrent dans la maison.)

## SCÈNE VII.

GLORIETTE, puis GAINGUERLOT.

GLORIETTE.

Mais a-t-on vu ! ce Gainguerlot qui n'est pas encore là pour mettre ses galons à mes pieds... Est-ce qu'il ne m'aimerait plus par hasard ? Ce n'est pas possible ; peut-être bien qu'on ne lui aura pas dit. (*Voyant la porte du fond qui s'ouvre.*) Si fait, le voilà. (*Elle tourne vivement le dos à la porte.*)

GAINGUERLOT, à lui-même, s'arrêtant au fond.

Une vivandière qui m'attend chez le parrain de Gloriette, qui ça peut-il être ?

GLORIETTE, se retournant vers lui.

Gloriette en personne, sergent !

GAINGUERLOT, vivement et plaçant son chapeau de façon à lui couvrir l'œil gauche.

En vérité, c'est toi, quel bonheur ! (*Il fait rapidement quelques pas, s'arrête tout à coup, et dit à part.*) Diable ! quand elle saura...

GLORIETTE.

Rh bien, tu n'accours pas m'embrasser ?

GAINGUERLOT, toujours à la même place.

Mais si, j'accours... j'accours moralement... Mais tu comprends... l'émotion... (*A part.*) Je gagne du temps.

GLORIETTE.

Avance donc par ici, qu'on te voie.

GAINGUERLOT, avançant, mais ne se montrant que de profil.

Voilà ! regarde tant que tu voudras... en bloc. (*A part.*) Pourvu qu'elle ne tienne pas à détailler...

GLORIETTE, à Gainguerlot qui détourne la tête.

On dirait que tu as peur de me regarder en face...

GAINGUERLOT.

Tu as un si joli profil... Je ménage mon plaisir... j'irai voir l'autre côté tout à l'heure.

GLORIETTE.

Es-tu drôle ! Voyons, embrasse-moi... tu l'as bien mérité, puisque te voilà sergent...

GAINGUERLOT.

T'embrasser... mais j'en grille, j'en brûle... à preuve. (*Il lui prend la tête et l'embrasse chaleureusement ; à part.*) Comme ça, elle ne s'aperçoit de rien.

GLORIETTE.

A mon tour. (*Gainguerlot lui présente la joue droite de profil.*) L'autre joue à présent !

GAINGUERLOT, poussant un cri.

Aïe ! (*Il se couvre vivement la joue gauche avec la main.*)

GLORIETTE.

Qu'est-ce qui te prend ?

GAINGUERLOT.

C'est une coquine de mouche qui m'a volé dans l'œil.

GLORIETTE.

Ote ta main, que je souffle.

GAINGUERLOT.

C'est inutile... je crois qu'elle est partie.

GLORIETTE, avec défiance.

A la fin, Gainguerlot, tout ça n'est pas clair ; vous hésitez à vous approcher de moi... vous faites des façons pour m'embrasser... Est-ce parce que vous êtes sergent, que vous ne me regardez plus d'un bon œil ?

GAINGUERLOT.

Pas d'un bon œil ! mais au contraire, il est excellent, mon œil... celui-là du moins...

GLORIETTE, lui faisant vivement retirer la main qui couvre la joue gauche.

Et l'autre



GAINGUERLOT, *laissant voir son œil couvert de taffetas noir.*  
Absent, Gloriette... Je n'osais pas t'en faire la surprise.

GLORIETTE.

Dieu du ciel, il est borgne !

GAINGUERLOT.

Si tu t'étais contentée d'épouser un caporal, je t'aurais rapporté un Gainguerlot complet ; mais il te fallait un grade de plus, ça m'a coûté l'œil gauche...

GLORIETTE.

Mon pauvre Gainguerlot, c'est vrai que je demandais deux galons ; mais je demandais deux yeux aussi.

GAINGUERLOT.

Ça ne peut pas me faire de tort pour notre mariage ?

GLORIETTE.

Bien sûr, je t'épouserai... plus tard... quand tu pourras me fournir une compensation suffisante.

GAINGUERLOT.

Qu'est-ce qu'il te faut encore ?

GLORIETTE.

Une épaulette du côté où il manque un œil...

GAINGUERLOT.

Ça sera dur à décrocher, mais ça se décrochera.

GLORIETTE.

D'autant plus que, pour t'encourager, je serai près de toi... nous ne nous quitterons plus, puisque je suis vivandière ; tu m'épouseras le jour de ta promotion.

GAINGUERLOT.

Bien entendu, mais pour être vivandière il faut être reçue ; tu l'es donc ?

GLORIETTE.

Pas encore... mais je sais comment on reçoit.

GAINGUERLOT.

D'ailleurs, ça ne peut pas te manquer... mais il n'est que temps de se presser... nous partons dans une heure.

GLORIETTE.

Eh bien, enlève-moi tout de suite.

(Un étranger arrive par le fond.)

### SCÈNE VIII.

LES MÊMES, L'ÉTRANGER (Néyon).

L'ÉTRANGER.

Pardon ! C'est bien ici que je trouverai le général Kléber !

GLORIETTE.

Il est à table... En compagnie... Si vous voulez monter ?

L'ÉTRANGER.

Je désire le voir seul et ne parler qu'à lui... Je l'attendrai ici.

GLORIETTE.

Je vais le lui faire dire. (*Elle entre dans la maison.*)

GAINGUERLOT, *examinant l'étranger qui a tiré des papiers de son portefeuille et qui les consulte.*

Je connais cette frimousse-là... Où donc l'ai-je vue ? Ah ! je me souviens... et le revoilà en France !... faut qu'il soit fièrement effronté... Attends, mon bonhomme, tout à l'heure on aura de tes nouvelles quelque part...

GLORIETTE, *revenant.*

Le général va venir. (*A Gainguerlot.*) Allons, viens, Gainguerlot. (*Elle lui offre son bras droit.*)

GAINGUERLOT, *la faisant tourner.*

L'autre bras, s'il te plaît... Je tiens à ce que tu me voies du bon côté.

(Ils sortent.)

### SCÈNE IX.

L'ÉTRANGER, *seul.*

Il va venir... voudra-t-il m'entendre ? la démarche est hardie, la tentative périlleuse... mais le succès est si important... Certes, nous n'espérons pas avoir jamais pour nous

ce terrible adversaire... ce sera déjà une assez belle victoire gagnée, si cette négociation l'engage sur l'honneur à ne pas être contre nous... mais le temps presse. Kléber, aujourd'hui en disgrâce, peut être rappelé demain... il faut agir à l'instant... nous ne trouverions pas une seconde fois l'occasion d'exploiter à notre profit l'orgueil offensé d'un tel homme.

## SCÈNE X.

KLÉBER, L'ÉTRANGER.

KLÉBER, *sortant de la maison.*

C'est vous qui demandez à me parler... qui êtes-vous ?

L'ÉTRANGER.

Un de vos admirateurs, général.

KLÉBER, *brusquement.*

Allons au fait... Je n'aime pas les compliments.

L'ÉTRANGER.

Rendre hommage à un héros ce n'est pas le complimenter, et quand on a, comme vous, gagné tant de batailles...

KLÉBER, *de même.*

Les généraux risquent les batailles, ce sont les soldats qui les gagnent.

L'ÉTRANGER.

D'accord, mais seulement quand ils sont commandés par un chef doué, ainsi que vous, du génie militaire.

KLÉBER.

Brisons sur ce point... Le général en question n'existe plus, il n'y a ici devant vous que le citoyen Kléber, architecte.

L'ÉTRANGER.

C'est précisément à l'architecte que je viens m'adresser.

KLÉBER.

En ce cas nous pourrions nous entendre, car je serai bien aise de prouver à ceux qui ont cru me réduire à l'aumône en brisant mon épée que, si je suis resté pauvre, c'est parce que j'avais fait le sacrifice d'une profession fructueuse pour servir mon pays.

L'ÉTRANGER.

Ceux qui m'envoient n'en doutent pas ; aussi est-ce une fortune que je suis chargé de vous proposer.

KLÉBER, *avec défiance.*

Ah ! il ne s'agit pas de vous personnellement... C'est une mission que vous remplissez ?

L'ÉTRANGER.

Qu'importe, puisque j'ai pleins pouvoirs pour traiter et de plus tout l'or nécessaire comme garantie de la valeur de ma signature sur notre engagement ?

KLÉBER.

Vous vous nommez ?

L'ÉTRANGER.

Le comte de Mardersfell.

KLÉBER.

J'ai connu une famille autrichienne qui s'appelait ainsi ; le nom est peu rassurant : en français cela veut dire *traquenard*.

L'ÉTRANGER, *souriant.*

On n'est pas maître de se nommer comme on veut.

KLÉBER.

C'est juste ! J'ai eu pour brosseur autrefois le plus honnête homme du monde, on l'appelait Coquin... Et la première maîtresse qui m'ait trompé se nommait Constance. Ainsi, monsieur Traquenard (*se reprenant*), pardon, monsieur le comte de Mardersfell, ce sont de grands travaux que vous êtes chargé de me proposer ?

L'ÉTRANGER.

D'immenses travaux... On vous en fournira assez pour qu'ils soient l'unique occupation de votre vie.

KLÉBER.

Vraiment ? Et c'est loin d'ici qu'on a tant à construire ?

L'ÉTRANGER, *à demi-voix.*

Dans un pays où vous avez beaucoup démolì, général.

KLÉBER, *réprimant un mouvement de colère.*

Je comprends... c'est une réparation qu'on me demande...

L'ÉTRANGER.

Des réparations... comme architecte.

KLÉBER.

Bien entendu. Et vous agissez au nom ?...

L'ÉTRANGER.

D'une société anonyme jusqu'à présent... en possession de capitaux considérables...

KLÉBER, *s'efforçant de se contenir.*

Vous vous trompez, ce n'est pas des capitaux que vous voulez dire, mais des capitales.

L'ÉTRANGER.

Eh bien oui... Ceux qui m'ont confié la mission que je remplis, indignés de l'ingratitude de vos compatriotes, veulent venger un héros méconnu ; le général Kléber doit comprendre combien il est glorieux pour lui d'être appelé par les plus puissants souverains de l'Europe quand la France le repousse...

KLÉBER, *prêt à s'élançer sur l'étranger.*

Misérable ! (*Il s'arrête.*)

L'ÉTRANGER, *se méprenant.*

Vous parlez de ceux qui vous ont forcé de donner votre démission ? ce sont en effet de bien grands misérables... Mais la brillante position qui vous est offerte sera leur châtiment et votre vengeance.

KLÉBER, *avec une arrière-pensée.*

Oui, ma vengeance !... Dites-moi, nous avons un engagement à signer ensemble ?

L'ÉTRANGER.

Au besoin, il me suffirait de votre parole d'honneur.

KLÉBER.

Je le crois bien, mais la vôtre ne me suffit pas... La signature est indispensable.

L'ÉTRANGER, *lui présentant un papier.*

En ce cas, voici le projet de traité ; vous n'avez plus qu'à l'approuver.

KLÉBER, *qui a pris le papier. Appelant.*

Colonel, faites-moi le plaisir de descendre un moment.

L'ÉTRANGER, *avec inquiétude.*

Vous appelez?

KLÉBER, *affectant le calme.*

Sans doute, pour un acte de cette importance il nous faut au moins un témoin.

### SCÈNE XI.

KLÉBER, L'ÉTRANGER, LIONEL, puis GAINGUERLOT.

LIONEL.

Me voici à vos ordres, mon ami.

KLÉBER.

Je vous présente M. le comte de Mardersfell. (*Il arrête Lionel qui va saluer.*) Ne saluez pas... Ce noble étranger a entrepris un voyage dangereux dans l'honorable intention de me déshonorer. Voilà son traité. En le signant, je m'engageais à servir nos ennemis.

L'ÉTRANGER.

Comme architecte, citoyen Kléber. L'art n'a pas de patrie.

LIONEL, *qui a examiné l'étranger.*

Ni cet homme non plus.

KLÉBER.

Vous le connaissez?

LIONEL.

Assez pour lui dire son véritable nom... A Verdun il se nommait Néyon. C'est lui qui a forcé le commandant Beau-repaire à se donner la mort... Je ne peux pas m'y tromper, car dans la prison dont votre victoire nous a ouvert les portes je l'ai revu, sous l'uniforme étranger, ordonner pour nous de nouvelles tortures, parce que nous, soldats, nous lui avons refusé d'accepter un engagement aussi honteux que celui qu'il se flattait de vous faire signer aujourd'hui.

KLÉBER.

Votre épée, colonel, que je punisse ce traître.

NÉYON, *se redressant et raillant.*

Etre assassiné par Kléber, c'est une mort glorieuse. Elle m'honore et elle va te flétrir.

KLÉBER.

Il me raille, cet infâme ! Encore une fois, colonel, votre épée ! (*Il met la main sur l'épée de Lionel.*)

LIONEL, *arrétant la main de Kléber.*

Ce n'est pas nous qui devons punir un tel misérable... il appartient à la justice, qui l'a déjà condamné.

NÉYON, *gagnant la porte du fond.*

Venez donc me livrer.

(Au moment où il va sortir, il trouve devant lui Gainguerlot et quatre soldats qui lui barrent le passage.)

GAINGUERLOT.

Vous livrer ? C'est fait, citoyen Néyon. On vous attend et voici votre escorte.

KLÉBER.

Comment se fait-il ?

GAINGUERLOT.

C'est à moi qu'il s'est adressé pour vous parler, général... Je n'ai qu'un œil, mais j'y vois mieux que lui ; il aurait dû se rappeler que j'étais à Verdun.

LIONEL.

Emmenez-le.

NÉYON.

Allons, c'est une partie perdue.

GAINGUERLOT.

On ne vous offrira pas la revanche.

(Gainguerlot et les soldats emmènent Néyon.)

## SCÈNE XII.

BONNIVET, KLÉBER, LIONEL, puis LA TOUR  
D'AUVERGNE et CADICHE.

BONNIVET, *paraissant à la porte. Il est légèrement gris.*

Qu'est-ce à dire ? Une arrestation chez moi ! Deux hommes qu'on emmène !

KLÉBER.

Un seul, mon cher maître.

BONNIVET.

Tu crois? C'est alors ce diable de frontignan qui me fait voir double.

LIONEL.

Il ne s'agit que d'un espion qui est venu se faire prendre ici.

BONNIVET.

Il faut que Cadiche aille me chercher le journal... je veux savoir comment il raconte cet événement-là.

KLÉBER.

Le journal ne peut en parler que demain, et vous qui ne lisez le vôtre qu'à trois mois de date...

BONNIVET.

C'est vrai... J'avance trop aujourd'hui. C'est encore ce scélérat de frontignan qui me trouble... Je ne veux plus en voir ici... et comme il en reste, nous allons l'achever.

LIONEL, *l'arrêtant au moment où La Tour d'Auvergne paraît.*

Maître, voici quelqu'un.

KLÉBER.

La Tour d'Auvergne!

BONNIVET.

Encore un élève à moi!

LA TOUR D'AUVERGNE.

Je m'en fais gloire.

BONNIVET.

Si tu viens pour [que nous parlions grec ou latin, cela me gênera. Je sors de table... et, comme ils ont dîné avec moi, je ne te cacherai pas que je n'ai pas bu que de l'eau rougie.

LA TOUR D'AUVERGNE.

Je viens chercher le général Kléber.

KLÉBER.

Moi! de quelle part?

LA TOUR D'AUVERGNE.

De la part de la Convention nationale. On veut te donner



un commandement dans une expédition qui se prépare et dont Marceau fait partie. J'ai juré de te ramener.

LIONEL.

Vous ne pouvez refuser... Kléber et Marceau doivent être inséparables.

KLÉBER.

Conduis-moi chez le ministre de la guerre.

Bruit de tambour.

LIONEL, à Kléber.

Notre détachement se met en marche. A vous l'honneur, général, de conduire à Paris les drapeaux que vous avez conquis.

BONNIVET, *prenant une résolution.*

Ah! vous allez me quitter... Eh bien, moi, je ne vous quitte pas. (*Appelant.*) Cadiche, ma canne et mon chapeau.

KLÉBER.

Vous voulez nous accompagner, cher maître ?

BONNIVET.

C'est-à-dire vous suivre.

LIONEL.

Jusqu'à la sortie de Bondy ?

BONNIVET.

Jusqu'à Paris !

CADICHE, *apportant la canne et le chapeau.*

Vous allez à Paris... et votre sieste... quand la ferez-vous ?

BONNIVET, *mettant son chapeau sur l'oreille.*

Quand il n'y aura plus de vin de Frontignan en France.

### SCÈNE XIII.

LES PRÉCÉDENTS, GAINGUERLOT, GLORIETTE, SOLDATS.

Le bruit du tambour s'est rapproché ; on voit arriver un détachement portant des drapeaux. La tête du détachement s'arrête.

GAINGUERLOT, à Lionel.

Pardon, colonel, peut-on chanter en route ?

LIONEL.

Certainement, mes enfants.

GAINGUERLOT.

Merci, colonel. En ce cas, le couplet de circonstance.

AIR du Hussard de Felsheim.

Nous portons aux Invalides  
Ces drapeaux bravement conquis.  
Nos cohortes intrépides  
De leur sang les ont rougis.  
C'est la valeur qui décore  
Cet immortel monument,  
Mais le drapeau tricolore  
Est son plus bel ornement.  
En avant! en avant!  
Saluez notre régiment.

(Reprise en défilant.)

Les divers personnages se dirigent vers le fond.

---

## SIXIÈME TABLEAU.

**Le moulin de Friedberg.**

A droite du public, un moulin. L'intérieur du premier étage, qui est ouvert au public, a une petite fenêtre à droite du public et une autre fenêtre au fond. Toute la partie du théâtre qui n'est pas occupée par le moulin représente un paysage boisé, coupé par des accidents de terrain.

### SCÈNE PREMIÈRE.

GAINGUERLOT, puis GLORIETTE.

GAINGUERLOT, *parlant à l'Eveillé qui est debout contre un arbre.*

Tu entends bien, l'Eveillé, nous avons l'honneur d'être à un poste de confiance... l'ennemi est dans les environs... ce

moulin, que nous gardons, serait à sa convenance... Il s'agit d'avoir les yeux ouverts, mon brave... Je dis les yeux, et j'ai mes raisons pour ça... ne va pas te laisser surprendre, voilà le mot d'ordre...

GLORIETTE, *sortant du moulin.*

A la soupe !

(Le chien va au-devant de Gloriette, qui entre portant un chaudron.)

GAINGUERLOT.

Attends ! la table n'est pas mise. (*Il roule un tonneau et le place debout.*)

GLORIETTE.

Satané lambin !

GAINGUERLOT.

Dame, je causais affaire de service avec l'Eveillé. Tiens-tu à la nappe ?

GLORIETTE.

Certainement... c'est plus comme il faut.

GAINGUERLOT.

Très-bien ! j'ai ton affaire dans mon armoire... (*Il ôte son bonnet de police et en tire une lettre.*) C'est un billet doux qu'un camarade m'a prié de lui lire, écoute un peu... (*Il lit en se fermant l'œil gauche avec la main.*) « Mon cher Constant, je te préviens que j'ai eu le malheur de t'être infidèle... »

GLORIETTE.

Comment ! tu lis avec l'œil que tu as perdu ?

GAINGUERLOT.

Il est retrouvé ; comme l'épaulette pouvait se faire attendre... j'ai risqué l'opération.

GLORIETTE, *qui a mis le chaudron et trois assiettes sur le tonneau.*

Je te prenais tout de même, mais je t'aime mieux comme ça. (*A l'Eveillé qui allonge le museau.*) Si tu voulais bien attendre... chacun son tour, camarade... le maître d'abord, et le beau sexe en premier. (*Elle pose l'assiette devant elle.*)

GAINGUERLOT.

Oui, moi d'abord, et Gloriette en premier... c'est ainsi

qu'on rend hommage à la primauté de l'homme... retiens ça, l'Eveillé, pour quand tu seras en ménage.

GLORIETTE.

Qu'est-ce que tu disais donc, Gainguerlot, que le moulin pourrait bien être attaqué? On ne voit que des uniformes français par ici.

GAINGUERLOT.

C'est peut-être pour ça que les autres ne se montrent pas... en tout cas, il est indispensable de faire bonne garde ici... attendu qu'il y a là dedans des munitions et des armes... De plus, en montant au grenier, on se procure un charmant observatoire, pour découvrir les frimes de l'ennemi.

GLORIETTE.

Au fait! manger la soupe ici ou ailleurs... pourvu que nous la mangions ensemble... surtout quand elle a une mine comme celle-ci... c'est qu'elle est fameuse ma soupe : qu'en dis-tu?

GAINGUERLOT.

Inutile de me le demander... tu sais bien que je dis toujours comme toi... quant à l'Eveillé... (*Il montre l'assiette vide du chien.*) voilà son opinion.

GLORIETTE.

Déjà fini... bigre, quel appétit!

GAINGUERLOT.

Un appétit de chien... c'est comme le mien à ton intention; quand je te regarde, je ne peux pas me rassasier...

## SCÈNE II.

LES MÊMES, BRICHARD, très-pauvrement vêtu.

Brichard, qui semble exténué de fatigue, a paru au fond; il s'arrête comme pour s'orienter; puis apercevant Gloriette et Gainguerlot, il vient péniblement à eux.

BRICHARD, *d'une voix faible.*

Dites-moi, mes amis..,

GAINGUERLOT, *surpris et avec défiance.*

Hein! qu'est-ce qu'il y a? Est-ce qu'on tombe comme ça sur le monde, sans crier gare?

BRICHARD.

C'est à peine s'il me reste la force de parler.

GAINGUERLOT.

Vraiment!

GLORIETTE.

Mais oui... Vois donc, ce pauvre homme, comme il est pâle... on dirait qu'il va tomber de faiblesse... (*Elle lui présente une chaise.*)

BRICHARD, *se laissant tomber sur la chaise.*

De faiblesse et de faim...

GAINGUERLOT, *prenant une assiette qu'il emplit.*

Fallait donc le dire tout de suite. (*Comme par réflexion, avant de donner l'assiette à Brichard.*) Ah ça! vous êtes Français, n'est-ce pas?

GLORIETTE, *prenant l'assiette des mains de Gainguerlot.*

Qu'il le soit ou non, qu'est-ce que ça fait?... devant l'homme qui souffre, il n'y a plus de nationalité qui tienne... faut le soulager... verse-lui à boire.

BRICHARD, *à Gloriette.*

Vous êtes bonne, vous! (*Il mange.*)

GAINGUERLOT, *apportant un gobelet plein.*

Je ne suis pas mauvais non plus... mais ce vin-là est encore meilleur.

GLORIETTE, *au voyageur qui a mangé et bu.*

Ça va déjà mieux, n'est-il pas vrai?

BRICHARD, *après avoir bu.*

Je pourrai, j'espère, arriver aujourd'hui au terme de mon voyage.

GAINGUERLOT.

Pour ça, il ne faut pas que vous ayez loin à aller...

BRICHARD.

En France, où je n'espérais plus me revoir.

GLORIETTE.

En France! mais vous y êtes quasiment, puisque nous occupons le pays.

BRICHARD.

Il faut que je franchisse la frontière, c'est là seulement que mes misères finiront.

GAINGUERLOT.

Songez que d'ici à la frontière, il y a douze grandes lieues...

GLORIETTE.

Et vous avez besoin de faire une bonne nuit, ce qui vous sera facile... En moins d'une heure de marche, vous pouvez être au château de Bruxhall, où on ne vous refusera pas l'hospitalité.

BRICHARD.

Non, je ne m'arrêterai pas là... Dussé-je, pour atteindre la frontière, me traîner ainsi pendant quinze jours encore, j'aime mieux n'avoir pour lit que la terre nue et seulement les arbres pour abri, plutôt que de dormir encore sous le toit de l'étranger.

GAINGUERLOT.

Mais puisque vous êtes Français, à Bruxhall, c'est chez un compatriote que vous serez...

GLORIETTE.

Un bon et brave, celui-là... le colonel Lionel Humbert.

BRICHARD.

Lionel Humbert!

GAINGUERLOT.

Vous le connaissez?

BRICHARD.

J'ai du moins connu quelqu'un qui se nommait ainsi; mais ce ne peut être lui... car le Lionel dont je parle a dû mourir le jour où Beurepaire s'est brûlé la cervelle plutôt que de rendre Verdun.

GAINGUERLOT.

Mais, au contraire, c'est bien celui-là... j'en suis sûr,

puisque j'étais à Verdun quand ce malheur est arrivé... et que je l'ai retrouvé, il y a un an, prisonnier de guerre dans un vieux château au bord d'un fleuve.

BRICHARD.

Le château de Ronsberg ?

GAINGUERLOT.

Justement.

BRICHARD.

Ainsi, comme moi, il était prisonnier... l'épaisseur d'un mur seulement nous séparait peut-être... Ah ! c'était bien la mort que cette captivité... nous avions le même tombeau.

GLORIETTE.

Bah ! vous avez été le camarade de prison du colonel ; en ce cas, vous pouvez aller à Bruxhall avec confiance... on y fait bon accueil à tout le monde ; mais ceux qui se présentent à ce titre-là sont toujours les mieux reçus.

GAINGUERLOT,

Pour surcroît de bonheur, vous allez tomber là un jour de fête.

GLORIETTE.

C'est-à-dire la veille d'une noce.

BRICHARD.

Ah ! Lionel Humbert se marie ?

GAINGUERLOT.

Est-ce que vous seriez ennemi du mariage ? Il ne faudrait pas dire ça devant Gloriette... elle tient à ce qu'on s'épouse.

GLORIETTE.

Et surtout à ce qu'on aime sa femme.

BRICHARD.

Pour retrouver la mienne, j'ai bravé les périls d'une évasion... Précipité mourant dans un fleuve, j'ai souffert pendant un an, vivant, pauvre et inconnu, de la charité des pêcheurs qui avaient cru, en me disputant aux flots, ne ramener à la lumière du jour qu'un cadavre... J'ai connu toutes les angoisses, subi toutes les misères et je bénis le ciel qui m'a fait acheter à ce prix la faveur de ne pas mourir

avant d'avoir une dernière fois revu et embrassé ma chère Albertine.

GLORIETTE, à Gainguerlot.

Tiens ! Albertine... comme ça se rencontre.

GAINGUERLOT.

Oui, c'est drôle... Au fait, il n'y a qu'une Gloriette au monde, mais il peut bien y avoir deux Albertine !

BRICHARD.

Que voulez-vous dire ?

GLORIETTE.

Gainguerlot s'étonne parce que Albertine c'est aussi le nom de la future du colonel.

BRICHARD, *se levant*.

Vous en êtes certains ? Savez-vous quelle est cette Albertine ?

GAINGUERLOT.

C'est la veuve d'un ancien officier.

BRICHARD.

Qui se nommait le capitaine Brichard, peut-être ?

GLORIETTE.

Il n'y a pas de peut-être, c'est bien le nom de son premier mari...

BRICHARD.

Et le mariage de Lionel doit avoir lieu ?

GAINGUERLOT.

Demain.

BRICHARD, *contenant son émotion*.

Enseignez-moi le chemin du château de Bruxhall.

GLORIETTE.

Il n'y a pas à vous tromper... suivez tout droit le sentier, vous y serez dans une heure... mais aurez-vous la force ?

BRICHARD.

Dieu me la donnera ! (*Il disparaît par la droite.*)



SCÈNE III.

GAINGUERLOT, GLORIETTE.

Vers la fin de la scène précédente l'Eveillé a disparu par la gauche.

GLORIETTE, *suyant Brichard des yeux.*

Bien sûr qu'il arrivera cet homme, il marche bon pas ; à présent.

GAINGUERLOT.

Dame ! ta soupe et ton vin l'ont si bien restauré...

GLORIETTE.

Et puis l'idée de revoir un ami... ça donne des jambes.

GAINGUERLOT, *cherchant autour de lui.*

Ah ça, où donc est-il passé, je ne le vois plus ?

GLORIETTE, *ôtant le couvert.*

Qui ça ?

GAINGUERLOT.

L'Eveillé... il était là tout à l'heure, et puis crac ! disparu ! Est-ce qu'il aurait déserté ?

GLORIETTE.

Il sera plutôt allé en reconnaissance du côté de l'ennemi

GAINGUERLOT, *allant regarder à gauche.*

Tout juste, il est là-bas... en sentinelle perdue... on nous ménage une surprise. (*Le chien aboie au dehors.*) Quand je le disais, il crie aux armes ! rentre bien vite tout ça.

GLORIETTE, *renversant le tonneau.*

Et toi appelle l'Eveillé.

GAINGUERLOT.

Ah bien oui ! il est à son poste, il n'en bougera pas...

(*Coup de feu.*)

GLORIETTE, *qui roulait le tonneau, s'arrête.*

Hein !

GAINGUERLOT, *regardant du même côté.*

Pas touché ! (*Il disparaît un moment à gauche.*)

GLORIETTE.

Comment ! il me quitte !... il va au-devant des balles !... (*Nouveau coup de feu.*) Miséricorde ! on va me l'abîmer.

GAINGUERLOT, *ramenant l'Eveillé.*

Vivat ! nous serons en force pour nous défendre... j'ai sauvé le tiers de la garnison... Au moulin, Gloriette ! au moulin !

(Gloriette, roulant le tonneau, et Gainguerlot, tirant l'Eveillé après lui, entrent dans le moulin.)

#### SCÈNE IV.

A peine Gainguerlot et Gloriette sont-ils partis qu'on voit arriver par la gauche un major autrichien, un sous-officier et quelques soldats, ensuite Bock.

LE MAJOR, *s'adressant à d'autres soldats qu'on ne voit pas.*

Restez là et attendez mes ordres... (Au sous-officier.)  
L'homme que nous avons arrêté ?

BOCK, *se montrant.*

Brésent, ma machor.

LE MAJOR.

Est-ce que tu voulais passer à l'ennemi, par hasard ?

BOCK.

Ditout, ché cherche mon femme.

LE MAJOR.

Tu la chercheras plus tard... va dire au meunier de déguerpir à l'instant, attendu que moi, le major Nafderstrong, j'ai besoin de son moulin.

BOCK.

Ya, machor. (Il va frapper à la porte du moulin.)

LE MAJOR, à lui-même.

On sera très-bien dans cette bicoque pour surveiller la marche de Kléber, qui se flatte de surprendre notre feld-maréchal.

BOCK, *revenant.*

Machor!

LE MAJOR.

Nous pouvons entrer, n'est-ce pas ?

BOCK.

J'ai vrappé... il y a vu tu monde, mais on n'a pas foulu répondre.

LE MAJOR,

Il fallait enfoncer la porte.

BOCK.

La machor il l'a fait pas dit.

LE MAJOR.

Qu'importe ! tu aurais dû le deviner... ce soir, avant dîner, si tu n'as pas été tué, tu te feras donner la schlague.

BOCK, *faisant le salut militaire.*

Ya, ma machor.

LE MAJOR, *à lui-même.*

Avant d'employer la force, il faudrait savoir à qui on a affaire. (*Il réfléchit.*)

(Gainguerlot et Gloriette paraissent au premier étage du moulin.)

## SCÈNE V.

LES MÊMES, GAINGUERLOT, GLORIETTE.

GAINGUERLOT.

L'Éveillé fait sentinelle en bas, et nous voilà chez nous... Le magasin de fourniments est là... tu as un joli talent sur la caisse... un roulement, Gloriette, pour effrayer les voisins, pendant que j'habille la garnison.

(Pendant que Gloriette exécute le roulement, Gainguerlot affuble de capotes militaires et de bonnets de police les sacs de farine qui se trouvent dans la chambre du moulin.)

LE MAJOR.

On nous a vus de là dedans, et on se prépare à nous recevoir... raison de plus pour nous annoncer. (*Il tire en l'air un coup de pistolet.*)

GLORIETTE.

V'là que ça commence.

GAINGUERLOT, *se montrant à la fenêtre à droite.*

Qu'est-ce qui appelle?

LE MAJOR.

Nous venons loger ici...

GAINGUERLOT, *au major.*

Il est trop tard, la place est prise !

GLORIETTE, *de même.*

Nous y sommes bien et nous y resterons, morbleu ! ventre-bleu ! sacrebleu !

LE MAJOR.

Au nom du feld-maréchal, je vous ordonne d'ouvrir la porte.

GAINGUERLOT.

Au nom du général Kléber, je vous invite à nous fichier le camp.

LE MAJOR.

Pas de résistance... Songez que nous sommes ici une vingtaine pour vous attaquer.

GAINGUERLOT.

Eh bien, pour nous défendre là dedans, nous sommes *sans* deux hommes.

LE MAJOR, *à lui-même.*

Diable ! c'est beaucoup.

GLORIETTE.

Qu'est-ce que tu dis : cent deux hommes ?

GAINGUERLOT.

C'est la vérité... un Gainguerlot, une Gloriette et l'Éveillé, ça ne fait pas même deux hommes à eux trois ; donc nous sommes bien *sans* deux hommes.

LE MAJOR, *à demi-voix, à Bock.*

Grimpe sur le toit, et tâche de les compter.

BOCK :

Ya, machor, on va gompter. (*Il se glisse derrière le moulin.*)

GLORIETTE.

On ne dit plus rien par là, tu les auras intimidés...

GAINGUERLOT, *se montrant à la fenêtre.*

Vous n'êtes pas encore partis ?

LE MAJOR.

Pour la seconde fois je te somme de te rendre...

GAINGUERLOT.

Attendez que j'assemble le conseil.

(Gainguerlot et Gloriette rangent devant la fenêtre les sacs habillés en soldats. Ils ont chacun un fusil près d'eux et ne sont vus que de dos par les Autrichiens. On entend l'Eveillé aboyer ; un moment après, Bock paraît à la fenêtre du fond.)

GLORIETTE, à *Gainguerlot*, lui montrant *Bock*.

Vois donc par là.

GAINGUERLOT.

Attends curieux. (*Il va prendre son fusil.*)

(Bock, poursuivi par l'Eveillé, tombe de la fenêtre dans la chambre, entre Gloriette et Gainguerlot.)

GLORIETTE.

L'Éveillé a fait un prisonnier !

GAINGUERLOT.

• Rends-toi !

BOCK.

Afec blaisir, ça m'ébargne la schlague ! et je fas retrufer mon femme.

LE MAJOR, *criant*.

Eh bien, finira-t-on de délibérer ?

GAINGUERLOT, *répondant par la petite fenêtre au major*.

Ça finit à l'instant.

LE MAJOR.

Que dit le conseil ?

GAINGUERLOT.

Le conseil dit zut !

GLORIETTE, à *la fenêtre*.

Flûte et tambour de basque !

LE MAJOR, *aux Autrichiens*.

Feu !

(Fusillade qui fait tomber quelques sacs de farine.)

GAINGUERLOT, à *Gloriette*.

Remets les blessés sur leurs pieds.

(Trois coups de canon à droite.)

GAINGUERLOT ET GLORIETTE.

Un, deux, trois.

GAINGUERLOT.

Bon! c'est le signal qui devait nous annoncer que nous n'avons plus besoin de défendre la place.

LE MAJOR, *à lui-même.*

L'affaire s'engage par là, il faut plus que jamais que nous soyons maîtres du moulin. (*A ses soldats.*) Apprêtez armes !

GAINGUERLOT, *à la fenêtre.*

Major, je demande à parlementer.

LE MAJOR, *à part.*

J'aime mieux cela !

GAINGUERLOT.

Il n'y a déjà que trop de victimes... pour éviter l'effusion du sang, j'offre de vous rendre le moulin.

GLORIETTE, *se montrant à la fenêtre.*

A deux conditions.

GAINGUERLOT, *répétant.*

A deux conditions.

LE MAJOR.

Lesquelles ?

GAINGUERLOT.

Nous sortirons d'ici avec armes et bagages.

LE MAJOR.

Accepté ; après ?

GAINGUERLOT, *à Gloriette.*

Ma condition lui va... dis la tienne.

GLORIETTE.

Nous garderons notre prisonnier pour être échangé contre un Français.

LE MAJOR.

C'est entendu.

GAINGUERLOT, *quittant la fenêtre.*

Déménageons, Gloriette... sois fier, l'Éveillé... tu vas avoir les honneurs de la guerre.

(Gloriette et Gainguerlot disparaissent ; ils sont précédés du prisonnier que l'Éveillé a repris par la basque de son habit.)

LE MAJOR, à *lui-même*.

Je crois que le feld-maréchal sera content de moi... après un pareil succès, je dois passer colonel... (*Voyant la porte du moulin s'ouvrir et la garnison près de sortir.*) Soldats, portez armes !

(Gainguerlot et Gloriette paraissent, suivis de Bock traînant une brouette dans laquelle est l'Eveillé coiffé d'un bonnet de police.)

LE MAJOR.

Qu'est-ce que cela signifie?... la garnison a promis de sortir...

GLORIËTTE.

Elle tient parole, major.

GAINGUERLOT.

La voilà au complet.

LE MAJOR.

Et vous croyez que je souffrirai qu'on se soit moqué de moi... vous allez savoir ce que peut la colère du major Naïnderstrong.

(Un officier français, suivi d'un nombreux détachement, a paru au fond.)

L'OFFICIER, *au major*.

Deux mots vont la calmer : Kléber est ici, et vous êtes prisonnier.

GAINGUERLOT.

Alors nous pouvons continuer notre marche triomphale... en route, cocher !

(Le petit cortège défile devant les troupes françaises et autrichiennes qui portent les armes. La toile tombe.)

# ACTE QUATRIÈME

## SEPTIÈME TABLEAU.

### L'insulte.

Le parc du château de Bruxhall au premier plan ; à gauche, un pavillon dont on voit l'intérieur par une fenêtre ouvrant en face du public. Ce pavillon, qui est censé faire suite aux appartements, communique avec le parc par une porte exhaussée de deux marches. Au fond, une grille donnant sur la route.)

### SCÈNE PREMIÈRE.

CHRISTINE, puis GLORIETTE.

*CHRISTINE, dans le pavillon où elle range.*

En voilà du changement!... Le mariage qui ne devait se faire que demain, il faut qu'il ait lieu aujourd'hui... et M<sup>me</sup> Albertine Brichard, ma maîtresse, qui m'a fait partir devant avec les bagages, pendant qu'elle voyage en compagnie de ses deux témoins, n'est pas encore ici... Pour peu qu'elle tarde trop, elle n'arrivera jamais à temps pour sa noce.

*GLORIETTE, paraissant au fond.*

Ouf! c'est plus loin que je ne croyais, ce château de Bruxhall. Comment, Gainguerlot n'est pas là pour me recevoir ?

*CHRISTINE, à elle-même, sortant du pavillon.*

Voyons donc sur la route. (*Apercevant Gloriette.*) Qui demandez-vous ?

GLORIETTE.

Mon futur, qui m'a donné rendez-vous ici... Voici son signalement : joli garçon... des galons sur les manches et un chien pour garde du corps.

CHRISTINE.

Ils sont tous deux à l'office, où le colonel a ordonné de les



traiter comme des braves; et on peut dire qu'ils se conduisent bravement... à table.

GLORIETTE.

Comme au feu ! Ah dame ! des héros, ça consomme ferme, il ne faut pas les déranger... Je les rejoindrai au dessert.

CHRISTINE, *montrant la gauche.*

L'office est par là.

GLORIETTE.

Merci, mademoiselle.

CHRISTINE.

Je ne suis pas demoiselle.

GLORIETTE.

En ce cas, vous êtes mariée ?

CHRISTINE.

Je ne le suis plus.

GLORIETTE.

Bah ! déjà veuve, à votre âge !

CHRISTINE.

Je ne sais pas, vu que, depuis un an, mon sauvage de mari et moi nous nous sommes séparés.

GLORIETTE.

Est-ce qu'il vous battait ?

CHRISTINE.

Au contraire; mais il y avait entre nous incompatibilité...

GLORIETTE.

D'humeur ?

CHRISTINE.

Non, de comestibles... Je ne voulais faire boire que du vin de France à mon aîné, et il s'obstinait à le bourrer de choucroute... mais quand le général Marceau a pris la ville où M. Bock était geôlier...

GLORIETTE.

Votre mari vous a quittée ?

CHRISTINE.

C'est-à-dire qu'il n'a pas voulu me suivre pour entrer avec moi au service d'une jeune dame française que j'avais eu un jour le bonheur d'obliger.

GLORIETTE.

Celle-là qui va épouser le colonel Lionel Humbert ?

CHRISTINE.

Précisément... Je serais très-heureuse chez elle si je ne regrettais pas...

GLORIETTE.

Le veuvage ?

CHRISTINE.

Un tout petit peu... de temps en temps... mais ce que je regrette tous les jours, c'est le partage de ma petite famille... J'avais le droit d'emporter ma fille... mais je ne lui pardonnerai jamais de ne m'avoir pas laissé aussi le garçon, un vrai bijou!...

## SCÈNE II.

LES MÈMES, BOCK, portant un petit garçon sur son dos.

BOCK.

Le flà, ton pichu, mon femme; tu bœux l'emprasser, il ne sent pas la chucrute.

CHRISTINE, après un mouvement de surprise, met l'enfant à terre et l'embrasse.

Mon cher petit Benjamin... c'est lui!... tu me le rapportes.

GLORIETTE, reconnaissant Bock.

Tiens, notre prisonnier.

BOCK, à Gloriette.

Tiens, ma vainqueuse ! ça fa plen ?

GLORIETTE, à Christine.

Il vous ramène votre garçon... faut être juste, c'est gentil de sa part... vous devez lui payer sa commission.

BOCK, tendant la joue.

Ché suis brêt à recevoir.

CHRISTINE.

Un moment... j'espère que tu n'entends pas me reprendre ma fille en échange ?

BOCK.

Che grois pien... elle n'est pas encore séfrée... je n'ai bas les moyens de la nurrir.

CHRISTINE.

Tu ne t'es guère pressé de venir me rejoindre.

BOCK.

Il fallait pien le temps d'hapituer le betit à ton apsence... mais il ne s'y être pas hapitué ti tout... au gontraire, tu matin au soir il ne faisait que cheindre... ça m'a ennuyé, et un peau jour che, l'ai mis sur mon tos gomme un baquet et che suis barti... à brésent quo me f'là, vaut-il que je m'en va ?

GLORIETTE, à *Christine*.

Ça n'est pas possible... songez donc... un jour de noce !...

CHRISTINE, *tendant la main à Bock*.

Il voit bien que je lui dis de rester...

BOCK, *avec joie, embrassant Christine*.

Oh ! il y a técha un noce ici... Terteiffle ! il y en aura teusse ce soir !

(On entend un bruit de voiture.)

CHRISTINE.

Un équipage... c'est la mariée qui arrive avec ses deux témoins.

GLORIETTE, *qui a remonté et regarde à gauche*.

En effet, le colonel Humbert vient au-devant d'elle, il lui donne la main pour descendre. Ah ! la belle personne !

CHRISTINE.

Elle est encore meilleure qu'elle n'est belle !

GLORIETTE.

Voilà les témoins à présent... Bah ! pas possible Bonnivet, mon parrain...

CHRISTINE.

Mon service m'appelle... (*A Gloriette*). Vous savez le chemin de l'office, menez-y ce chérubin-là, (*Elle lui confie l'enfant.*)

BOCK.

Le betit, c'est pien... mais le baba...

CHRISTINE, *l'imitant.*

Pardine ! le baba aussi...

GLORIETTE, à Bock.

Je marche devant... Emboîtez le pas, monsieur Bock.

(Gloriette et l'enfant, suivis de Bock, sortent par la gauche ; Christine rentre dans le pavillon et disparaît en même temps que Lionel, Albertine, Marceau et Bonnivet arrivent par le fond.)

### SCÈNE III.

LIONEL, ALBERTINE, MARCEAU, BONNIVET.

LIONEL.

Vous voilà chez vous, ma chère Albertine.

ALBERTINE.

Combien je dois de remerciements à ceux dont la protection m'a rendu le voyage si facile !

MARCEAU.

La respectueuse sympathie que vous inspirez, madame, et mon amitié pour le colonel Humbert vous recommandaient à mes soins, avant même que Kléber eût envoyé vers moi M. Bonnivet pour m'offrir le précieux honneur de vous servir de guide.

BONNIVET.

Oui, ce diable de Kléber a fait de moi son courrier extraordinaire... Un jour, sous prétexte de me faire voir une fête militaire, il m'emmène à Paris... Le soir, je m'endors dans sa chaise de poste, croyant retourner à Bondy... et je me réveille le lendemain à la frontière. Depuis, il m'oblige à le suivre partout. J'assiste à des batailles, je prends des villes d'assaut... et quand je crois pouvoir me reposer... sur ses lauriers... crac ! il m'envoie n'importe où... Impossible de lui résister... il a ordonné... je pars comme un boulet de canon, et je suis si bien lancé, que l'autre jour je suis passé sans pouvoir m'arrêter devant ma maison, où, depuis plus d'un an, Cadiche m'attend tous les jours, à midi, pour servir mon potage.

LIONEL.

Aujourd'hui, du moins, vous n'aurez plus pour toute fatigue que la peine de signer un acte de mariage.

ALBERTINE.

Vous voulez dire demain, mon ami...

LIONEL.

Verriez-vous un obstacle à notre union, Albertine, si le devoir m'obligeait à devancer d'un jour la date que vous-même avez fixée?

ALBERTINE.

Pardonnez à ma franchise, Lionel... oui, du fond du cœur, je regrettais que ce fût aujourd'hui... (*Mouvement de Marceau et de Bonnivet pour s'éloigner.*) Oh! restez! je puis dire devant vous le motif de mon hésitation. C'est aujourd'hui l'anniversaire du jour où Brichard, en sacrifiant pour nous sa fortune, épargna la ruine à notre maison, et à mon père, la honte du suicide.

LIONEL.

Je ne lutterai pas contre un scrupule qui ne saurait me blesser, puisqu'il vous honore... soyez libre, Albertine, mais demain je ne serai plus ici... demain Kléber doit attaquer l'ennemi... si je succombe dans le combat, souvenez-vous du moins que j'avais mérité par mon amour que le vôtre m'épargnât la douleur de mourir sans vous avoir donné mon nom...

ALBERTINE, regardant tour à tour Lionel et Marceau.

On se bat demain, dites-vous?

MARCEAU.

L'ordre est donné... l'ennemi le sait... la lutte sera terrible.

ALBERTINE, résolument.

Votre main, Lionel; je serai votre femme aujourd'hui pour avoir demain le droit de ne pas me séparer de vous.

BONNIVET, à lui-même.

Vous verrez que Kléber va encore me faire gagner cette bataille-là.

CHRISTINE, *reparaissant par le pavillon.*

L'officier civil ainsi que l'aumônier sont au salon, et le général Hoche vient d'arriver.

LIONEL.

Il ne manque plus qu'un témoin, La Tour d'Auvergne.

#### SCÈNE IV.

LES MÊMES, LA TOUR D'AUVERGNE.

LA TOUR D'AUVERGNE.

Alors il ne manque plus personne, mais j'ai bien failli ne pas vous tenir parole...

MARCEAU.

Toi qui avais promis ! Ce n'est pas possible.

LA TOUR D'AUVERGNE.

Je traversais le bois et, sans une espèce de mendiant, un héros en guenilles qui est venu me prêter main-forte, je tombais sous les coups d'une demi-douzaine d'enragés que j'ai eus, à ce qu'il paraît, pour adversaires malheureux, et qui s'étaient cotisés pour se donner le plaisir d'une revanche.

ALBERTINE.

Et votre courageux défenseur ?

LA TOUR D'AUVERGNE.

Comme il a autrefois appartenu à l'armée, je l'ai conduit au plus prochain dépôt, où il a endossé un uniforme ; et même, ayant appris qu'on devait se battre demain, il s'est rendu chez le capitaine pour signer son engagement.

(Pendant ce qui précède, les soldats, les vivandières, des paysans et des paysannes se sont groupés devant la grille du fond.)

ALBERTINE, *à Christine.*

Que veulent toutes ces bonnes gens ?

CHRISTINE.

Ce sont les invités à votre noce.

LIONEL.

Oui, je leur ai permis, en votre nom, de venir danser ici.

Il est juste que notre mariage soit une fête pour eux : c'est pour moi un si beau jour !

ALBERTINE, *aux assistants groupés au fond.*

Soyez les bienvenus, mes amis. Christine veillera à ce que vous ne manquiez de rien.

VOIX DE LA FOULE.

Merci, madame la colonelle. Vive la colonelle !

LIONEL, *à Albertine.*

On vous attend.

MARCEAU, *offrant son bras à Albertine.*

Je suis votre premier témoin, je ne vous céderai qu'à votre mari.

LIONEL.

Permettez que je vous précède pour vous montrer le chemin.

(Lionel, Marceau, Albertine, Bonnet et La Tour d'Auvergne entrent dans le pavillon, tandis que les soldats, les vivandières envahissent le parc; Christine a fait le salut militaire quand Marceau a passé devant elle.)

CHRISTINE, *dans la même attitude et suivant Marceau des yeux.*

Pristi ! comme ça vous fait battre le cœur, un général de cet acabit-là... Bock a bien fait de revenir aujourd'hui.

## SCÈNE V.

CHRISTINE, GAINGUERLOT, BOCK, GLORIETTE, SOLDATS,  
VIVANDIÈRES, PAYSANS des deux sexes.

CHRISTINE.

Dancez toujours... je vais chercher les rafraîchissements.

GAINGUERLOT, *paraissant.*

C'est inutile ! il y a là un tonneau qu'on vient de défoncer, chacun puisera à même.

BOCK, *arrivant avec un panier à bouteilles.*

Le vin, c'est bour les hommes... foilà du schnick bour les tames.

CHRISTINE, *à Bock.*

Eh bien ! le petit, où est-il ?

BOCK.

A l'ovice... il tort sur la table.

CHRISTINE, *à elle-même.*

Je vais le fourrer dans mon lit et puis j'irai voir le mariage.

GAINGUERLOT, *aux sifres.*

Allez, la musique !

GLORIETTE, *accourant.*

Un moment ! ne commencez pas sans moi.

BOCK.

Ya, ya, le pas de la Fifantière.

GLORIETTE.

Y es-tu, sergent ?

GAINGUERLOT.

Avec toi ?... toujours, Gloriette.

GLORIETTE.

En ce cas, allons-y !

Pas de la VIVANDIÈRE.

(Ensuite danse générale, pendant laquelle Brichard, en costume de soldat, se glisse dans le parc. Il semble chercher quelqu'un à interroger.)

GAINGUERLOT, *après avoir dansé.*

Bigre ! on a soif.

GLORIETTE, *désignant la gauche.*

Le tonneau et les gobelets sont là... viens m'aider à faire la distribution.

GAINGUERLOT, *à lui-même.*

Je sais bien par qui je commencerai.

(Gloriette et Gainguerlot disparaissent derrière le pavillon ; les autres danseurs, comme s'ils étaient rangés autour du tonneau qu'on ne voit pas, reçoivent des gobelets, les vident, le dos tourné à l'avant-scène.)



SCÈNE VI.

Les précédents sont groupés au fond, excepté Bock, qui est resté sur le devant du théâtre ; Brichard se tient un moment à l'écart.

BOCK, *allant prendre une bouteille dans le panier.*

Le schnick, c'est bour les tames. (*Il débouche la bouteille et se dispose à boire à même.*)

BRICHARD, *l'arrêtant avec mystère.*

Pardon, mon ami...

BOCK, *faisant le geste de boire.*

Ché gombrends, fis fulez aussi... brenez dans le banier, chacun la sienne...

BRICHARD, *refusant.*

Merci... Dites-moi, ces danses, ces buveurs, ce monde en joie, il y a donc une fête ici ?

BOCK.

Bire que cela... une mariache. (*Il boit.*)

BRICHARD.

Un mariage... mais ce n'était seulement que demain.

BOCK.

Ya... ya... témain... mais il barraît que les futurs étaient brézés... c'est auchurd'hui. (*Il boit.*)

BRICHARD, *allant vers le pavillon.*

Ah ! je vais bien voir !

BOCK, *l'arrêtant.*

Ne vous téranchez bas, c'est fini... à votre santé ! (*Il boit.*)  
(Pendant ce qui suit, les soldats et les paysans disparaissent peu à peu.)

BRICHARD, *à lui-même, avec accablement.*

C'est fini !... Albertine est la femme de Lionel !... de Lionel qui l'aimait et qu'elle aimait aussi peut-être !... Après tout, mes droits sont-ils éteints, parce qu'elle a pu se croire veuve ? non ! mais ma présence ici va du même coup frapper deux innocents... Ah ! si je pouvais trouver un coupable !

BOCK, *qui, depuis un moment, examine Brichard.*

Tites tunc, fous... il me semble pien que nous sommes des gens de gonnnaissance ensemble ?

BRICHARD.

En effet, j'ai un vague souvenir... votre visage...

BOCK, *l'interrompant.*

Il n'y a bas de fague sur ma fisache. Ché suis...

BRICHARD, *vivement.*

Bock, le geôlier.

BOCK.

Chistement, en berzonne... (*Regardant plus attentivement Brichard.*) Tiaple ! fous ne montez bas en crate, gamarade... quand on vous amena brissonnier, vous étiez gapitaine.

BRICHARD.

Ta mémoire est fidèle... J'en rends grâce à Dieu. (*A part.*) Si l'on ose feindre de ne pas me reconnaître ici, voilà quelqu'un qui pourra attester qui je suis.

BOCK.

Alors, c'est fous-même qui êtes mort noyé en faisant le saut bérilleux tans le rifière ?

BRICHARD.

Je devais y périr, du moins.

BOCK, *confidemment.*

On tit que c'est pien là-tessus que gomptait la gamarade qui fous a aidé à crimper tout là-haut tu mur où la sentinelle fous attendait...

BRICHARD.

Une trahison contre moi !... quel ennemì avais-je donc parmi les prisonniers ? (*A Bock.*) Tu dois savoir son nom ?

BOCK, *après avoir encore bu une gorgée.*

Son betit nom... bas tavantache... encore ché ne zouis bas pien sûr.

BRICHARD.

Tàche de te souvenir... (*A lui-même, mais haut.*) Si c'était celui que je suppose, malgré l'obscurité de la nuit, je

l'aurais au moins reconnu à sa voix... non ! ça ne peut pas être Lionel...

BOCK, *qui cherchait dans sa mémoire, s'adressant à Brichard.*

Hein ? bourquoi tonc que fus me faites chercher son nom, buisque fus la safez ?

BRICHARD, *à lui-même.*

C'était lui !... infamie ! infamie ! (*Il reste pensif.*)

BOCK, *jetant un regard à gauche.*

Tiens ! blus berzonne... (*Il remonte et regarde à gauche.*)

Pon ! ils sont tous à taple tans la chardin...

VOIX AU DEHORS.

Du schnick ! du schnick !

BOCK.

Ces tames, il a soif. (*Criant.*) Foilà ! foilà ! (*Il reprend son panier de bouteilles et sort par la gauche.*)

## SCÈNE VII.

BRICHARD, *seul.*

Ah ! c'est à en devenir fou !... voyons, reprenons mes idées... qui, tout s'explique pour moi à présent. Fatigués de m'avoir pour obstacle à leur coupable amour, ils avaient lâchement prémédité ma mort... ce soi-disant libérateur, c'était mon plus cruel ennemi, mon rival... c'est au nom d'Albertine qu'il voulait me sauver, disait-il... Ainsi, leur mariage n'est plus seulement un malheur, c'est un crime !... Et j'avais pitié d'eux !... je me demandais tout à l'heure si, malgré mon droit, je devais les séparer. Je puis me montrer maintenant, que ma présence les tue, s'il le faut ; j'ai pour moi la loi, qui punit de mort l'adultère qui commence par un assassinat. (*Regardant dans le pavillon.*) C'est lui... il n'est pas seul ; qu'il vienne, je l'attends.

SCÈNE VIII.

LIONEL, MARCEAU, deux OFFICIERS dans le pavillon, suivis bientôt après d'ALBERTINE, BRICHARD, dans le parc. Ensuite SOLDATS et PAYSANS, venant du fond à gauche.

MARCEAU, à *Lionel dans le pavillon.*

Oui, fâcheuse nouvelle pour un nouveau marié. Ce n'est pas même ce soir, c'est à l'instant même qu'il faut partir.

BRICHARD, à *lui-même.*

Il va partir ! oh non, il ne m'échappera pas !

LIONEL, à *lui-même.*

Que ne puis-je soustraire Albertine aux périls qu'elle veut braver pour me suivre ! (*Il sort du pavillon et descend les deux marches.*)

BRICHARD, *s'élançant vers lui.*

Colonel Humbert !

LIONEL.

Que veux-tu, mon ami ?

BRICHARD.

Te dire que tu es un misérable ! (*Il a saisi une épaulette de Lionel et l'arrache.*)

LIONEL, *le repoussant.*

Malheureux !

MARCEAU, *aux officiers.*

Faites conduire cet homme au camp... il a porté la main sur un de ses chefs, qu'il soit puni suivant la rigueur des lois militaires.

ALBERTINE, *paraissant dans le pavillon.*

Que se passe-t-il donc ?

LIONEL, à *Marceau.*

Grâce pour ce malheureux soldat... c'est un fou.

BRICHARD, *dont les soldats se sont emparés.*

Colonel Humbert, ose donc me faire condamner... je me nomme Brichard !

**ALBERTINE, dans le pavillon.**

**Brichard !... (Elle tombe évanouie sur un siège.)**

**LIONEL, avec stupeur.**

**Brichard !**

**MARCEAU, aux soldats.**

**Qu'on l'emmené !**

**(Brichard, emmené vers le fond, traverse la foule qui remplit le parc.)**

## ACTE CINQUIÈME.

### HUITIÈME TABLEAU.

#### La loi militaire.

La cour d'une ferme ; elle n'occupe que deux plans en profondeur ; au fond, un mur percé de meurtrières. Les entrées se font à droite et à gauche. L'entrée de la ferme est au premier plan à droite. Il y a, à gauche, une table et des sièges rustiques ; près de la ferme, des fusils en faisceaux.

#### SCÈNE PREMIÈRE.

GLORIETTE, puis GAINGUERLOT.

GLORIETTE, *plaçant des papiers sur la table et disposant des sièges.*

Mais où est-il ce flâneur de Gainguerlot?... heureusement que j'ai été chargée de préparer là dedans la collation des généraux, ça me permet de faire son service... le voilà prêt ce bureau du tribunal militaire, où tout à l'heure on va écrire : « Condamné à mort... » je préfère l'autre table, c'est plus gai.

GAINGUERLOT, *entrant essoufflé.*

Fichtre ! je suis en retard, je vais être puni.

GLORIETTE.

Pas pour cette fois-ci, grâce à moi.

GAINGUERLOT, *regardant la table.*

Bah ! ma besogne est faite... et par toi... c'est gentil. (*Il l'embrasse.*)

GLORIETTE.

Comme tu as chaud !... d'où viens-tu ?

GAINGUERLOT.

Tu veux le savoir ?

GLORIETTE.

C'est mon droit...

GAINGERLOT.

C'est juste... eh bien ! mon devoir, est de ne pas te le dire, car il s'agit d'un secret.

GLORIETTE.

On ne doit pas avoir de secrets pour sa femme.

GAINGUERLOT.

C'est encore juste... en ce cas-là, je te le dirai le soir de nos noces.

GLORIETTE.

Je te prends au mot... gagnons la bataille à midi, je t'épouse à une heure. (*Elle sort au moment où Lionel paraît sur la porte de la ferme.*)

[ SCÈNE II.

GAINGUERLOT, LIONEL.

LIONEL, à *Gainguerlot*.

Ah ! te voilà... eh bien ?

GAINGUERLOT.

C'est fait, colonel.

LIONEL.

Il est libre ?

GAINGUERLOT.

Pour ainsi dire à son corps défendant ; on n'a jamais vu un particulier qui est condamné d'avance, tenir si fort à être jugé.

LIONEL, à *lui-même*.

Oui, il espérait se venger de nous par un scandale, qu'au prix même de mon sang je devais éviter... Que pourra-t-il me reprocher maintenant ? En renonçant à Albertine, je lui donne plus que ma vie.

GAINGUERLOT.

Le prisonnier ne s'est décidé à prendre la clef des champs, que quand il a eu la signature de la personne qui doit être partie pour le rejoindre.

LIONEL.

Tu lui as bien indiqué la direction qu'il devait suivre ?

GAINGUERLOT.

Très-bien... mais je ne suis pas sûr qu'il m'ait parfaitement compris... car j'ai eu beau lui répéter en nous quittant : « Allez toujours à droite : » quand je me suis retourné à une centaine de pas, j'ai cru voir qu'il inclinait à gauche, ce qui l'aurait justement ramené par ici.

LIONEL, *à part.*

C'est étrange !

GAINGUERLOT.

Entre nous, colonel, ce que je viens de faire là n'est pas tout à fait régulier !

LIONEL.

Ne crains rien, tu n'avais pas à discuter mes ordres ; l'autorité du chef dégage la responsabilité du soldat.

GAINGUERLOT, *à part.*

J'aime mieux ça.

### SCÈNE III.

LES MÊMES, LA TOUR D'AUVERGNE, *sortant de la ferme.*

LA TOUR D'AUVERGNE, *à Lionel.*

On discute les positions à prendre... le général Kléber désire avoir votre avis, colonel.

LIONEL.

Si j'avais l'honneur de commander en chef, c'est à La Tour d'Auvergne que je demanderais conseil.

LA TOUR D'AUVERGNE.

Vous auriez tort, car, assis tranquillement devant une feuille de papier, je suis assez pauvre d'idées... ce n'est que dans l'ardeur du combat que l'inspiration m'arrive ; d'ailleurs on sait ce qui me convient, et on ne me l'a jamais refusé.

LIONEL.

Oui ! le poste le plus périlleux.



LA TOUR D'AUVERGNE.

Il paraît que non, puisque je n'ai pas encore été blessé ; à propos, on demande aussi le sergent de planton.

GAINGUERLOT.

Présent !

LIONEL, *à lui-même.*

Le poste où l'on doit mourir, c'est celui-là que je choisirai aujourd'hui.

SCÈNE IV.

LA TOUR D'AUVERGNE, seul d'abord, puis GLORIETTE.

LA TOUR D'AUVERGNE.

Ah bien oui ! m'asseoir au conseil avec les chefs..... Il suffit à mon orgueil d'avoir, comme ce matin, place à leur table... seulement nous ne prenons pas le même dessert (*Il tire un petit livre de sa poche*). Voici le mien, mon Horace. (*Il ouvre le livre.*) Quel superbe passage ! comme c'est bon à lire un jour de bataille ! (*Lisant.*) « Je ne mourrai pas tout entier, la Parque épargnera la meilleure part de moi-même... Dans l'avenir, ma gloire grandira, aussi longtemps que monteront au Capitole le pontife sacré et la vierge silencieuse.

GLORIETTE, *paraissant à gauche ; voyant La Tour d'Auvergne, elle parle à quelqu'un qu'on ne voit pas.*

Oui, justement, il est là tout seul.

LA TOUR D'AUVERGNE, *cessant de lire.*

Plaît-il... c'est moi que vous cherchez ?

GLORIETTE.

De la part de quelqu'un qui se recommande de vous, pour entrer ici.

LA TOUR D'AUVERGNE.

Qui cela ?...

GLORIETTE.

Un soldat français, que j'ai pris pour un mendiant hier au moulin de Friedberg et qui, deux heures après, a fait votre connaissance dans le bois de Saint-Pierre.

LA TOUR D'AUVERGNE.

Le brave qui est venu si à propos pour me tirer d'une embuscade ? qu'il entre, il est le bienvenu.

GLORIETTE, *appelant du geste.*

Vous voilà annoncé... on vous attend !... (*Elle sort, Brichard parait.*)

SCÈNE V.

BRICHARD, LA TOUR D'AUVERGNE, puis LE CAPORAL.

LA TOUR D'AUVERGNE.

Toi par ici, camarade ?

BRICHARD.

En venant de ce côté, j'ai entendu dire qu'il y aurait conseil de guerre... j'ai pensé qu'avec la protection de La Tour d'Auvergne je pourrais y assister... Je suis curieux de voir comment on rend la justice.

LA TOUR D'AUVERGNE.

Tu sais de quoi il s'agit ?

BRICHARD.

Oui, de punir de mort un soldat qui a manqué de mémoire.

LA TOUR D'AUVERGNE.

De mémoire ?

BRICHARD.

Sans doute. Il a oublié que sous l'uniforme on doit toujours respecter son chef, quand même il aurait commis une infamie.

LA TOUR D'AUVERGNE.

Que dis-tu là ?

BRICHARD.

Rien de positif ; c'est seulement pour vous prouver que je sais parfaitement ce que commande la discipline.

LA TOUR D'AUVERGNE.

A la bonne heure ! car, à ta façon de t'exprimer, on aurait parié que ta pensée allait au delà de tes paroles.

BRICHARD.

Ainsi, je puis être témoin du jugement?

LA TOUR D'AUVERGNE.

Comme tous nos camarades... La justice militaire ne se cache pas pour rendre ses arrêts, elle prononce et frappe à la face du ciel.

BRICHARD.

Mais est-on bien sûr de tenir celui qu'on se propose de condamner aujourd'hui ?

LA TOUR D'AUVERGNE.

Qui en doute ?

BRICHARD.

Moi !...

LA TOUR D'AUVERGNE.

Toi ?

BRICHARD.

D'après ce que j'ai entendu dire.

LA TOUR D'AUVERGNE.

Malheur à qui l'aurait fait évader !... Soldat, on l'enfermerait pour longtemps au cachot ; officier, il serait cassé de son grade et déclaré indigne de servir dans l'armée.

BRICHARD, *avec joie.*

C'est-à-dire qu'il serait déshonoré !

LA TOUR D'AUVERGNE.

Quant au coupable, sa fuite n'empêcherait pas le conseil de prononcer contre lui.

BRICHARD.

Oui ! je sais cela aussi ; partout où on le rencontrerait, on pourrait le fusiller.

LA TOUR D'AUVERGNE.

Incontestablement ! c'est la loi. (*Apercevant un caporal et des soldats qui passent et s'arrêtent au fond.*) Diable ! on va relever les sentinelles, c'est l'heure de ma faction.

BRICHARD.

Je croyais La Tour d'Auvergne dispensé...

LA TOUR D'AUVERGNE.

De monter ma garde ? non pas... ce serait me faire un passe-droit ; c'est bien assez qu'on m'accorde la faveur de marcher le premier... (*Allant se placer à côté du caporal.*) Je prends mon rang.

LE CAPORAL.

En avant... marche ! (*Ils sortent à gauche.*)

SCÈNE VI.

BRICHARD, seul.

Béni soit ma rencontre avec le brave La Tour d'Auvergne ! Je sais, grâce à lui, que ma vengeance sera plus complète que je ne l'avais rêvé... La loi militaire ne peut m'absoudre, mais lui, comme soldat et comme rival, il sera doublement flétri. Et il a pu croire que j'accepterais franchement cette liberté, qu'il avait si grand intérêt à m'offrir... oh ! non pas ! le jugement public qu'il redoute, il faudra qu'il le subisse... mon évasion, favorisée par lui, aggrave encore son crime, car elle me laisse le droit de supposer une nouvelle trahison de sa part. (*Il regarde vers la gauche.*) Mais oui... j'ai bien vu. (*Avec indignation.*) Ah ! la lettre d'Albertine était encore un piège... Elle m'avait écrit : « Allez m'attendre... » et c'était pour pouvoir librement le rejoindre ici. (*Il saisit vivement un fusil au faisceau placé près de la ferme. Mais aussitôt il reprend avec calme.*) A quoi bon me faire justice moi-même... la loi va tout à l'heure les condamner tous deux. (Albertine paraît par la gauche, Brichard remonte vers le fond avec l'arme au bras, et pendant la scène suivante, il se promène et disparaît de temps en temps comme un soldat en faction.)

SCÈNE VII.

ALBERTINE, LIONEL, BRICHARD, puis LA TOUR D'AUVERGNE, KLÉBER, MARCEAU et GAINGUERLOT.

ALBERTINE, *entrant et cherchant des yeux.*

A qui m'adresser pour parler au général Marceau ?

LIONEL, *sortant de la ferme.*

Mes yeux ne m'avaient pas trompé... c'est vous, Albertine?...

ALBERTINE.

Oui ! moi qui ne devais plus, qui ne voulais plus vous retrouver en ce monde.

LIONEL.

Est-ce donc à un nouveau malheur que je dois de vous revoir ?

ALBERTINE.

Un malheur, en effet : car c'en est un que cet obstacle, que je n'ai pu franchir, lorsqu'après notre adieu, qui devait être éternel, j'ai voulu aller rejoindre mon mari.

BRICHARD, *à part.*

Me rejoindre !... la lettre disait donc vrai ?

ALBERTINE.

La consigne des soldats qui occupent la route m'a fermé tous les chemins, mais aujourd'hui comme il y a trois ans, Marceau sera mon protecteur... Je ne crains pas de me présenter devant lui, même après le malheureux mariage dont il fut le témoin ; car il sait et il peut attester que si un jour j'ai affronté la mort au passage du fleuve, c'était pour aller consoler dans sa prison celui dont hier seulement j'ai cessé de porter le deuil.

LIONEL.

Et que nous avons si sincèrement pleuré ensemble : vous par reconnaissance, plus encore que par devoir ; moi de regret de n'avoir pu le sauver et vous rendre à son amour qui, pourtant, fait mon désespoir.

BRICHARD, *à part.*

On l'a donc calomnié ?...

ALBERTINE.

Vous comprenez, Lionel, qu'il faut que le général me signe à l'instant un laissez-passer, afin que je puisse traverser la route... votre honneur et le mien l'exigent, car il ne faut

pas que celui qui m'attend puisse croire qu'il a été victime d'un piège.

LIONEL.

Le laisser-passer que vous demandez, Albertine, j'ai aussi le droit de le signer; je vais l'écrire... ce sera le dernier sacrifice que vous aura fait mon amour. (*Il va à la table et écrit.*)

BRICHARD, *à part.*

Ce sont vraiment deux nobles cœurs; le ciel les avait créés l'un pour l'autre.

LIONEL, *donnant le laisser-passer à Albertine.*

Voici ce papier qui nous sépare à jamais... allez où le devoir vous appelle, et s'il est possible, soyez heureuse.

ALBERTINE.

Heureuse... non; mais je resterai, du moins, digne d'avoir été aimée de vous et digne d'avoir porté son nom. La mort que j'appelle viendra bientôt sans doute, mais je connais mon courage, je saurais bien lui cacher que c'est la douleur de vous avoir perdu qui me tue.

BRICHARD, *à part.*

Ainsi, avec lui le bonheur, avec moi le désespoir, la mort. Non, je ne veux pas qu'elle meure!

(Coups de canon dans le lointain. La Tour d'Auvergne et des soldats arrivent tumultueusement.)

LIONEL.

Qu'y a-t-il?

LA TOUR D'AUVERGNE.

Un mouvement de l'ennemi... il va faire chaud par ici tout à l'heure.

LIONEL, *reprenant le laisser-passer et le déchirant.*

Il y va pour vous de la vie, je ne vous laisserai pas partir. (Kléber, Marceau, Gainguerlot et quelques officiers sortent de la ferme.)

KLÉBER, *à Marceau.*

Nous sommes d'accord, Marceau: suis mes instructions, mais surtout prends conseil de ton génie.

MARCEAU.

C'est entendu... pendant que tu vas rendre ici la justice, nous allons là-bas préparer la victoire.

GAINGUERLOT, à lui-même.

Gloriette a besoin d'une robe de noces... je lui rapporterai un drapeau.

(Marceau, Gainguerlot et plusieurs officiers sortent.)

### SCÈNE VIII.

KLÉBER, LA TOUR D'Auvergne, un capitaine, LIONEL, ALBERTINE, plusieurs soldats, parmi lesquels BRICHARD s'est glissé.

KLÉBER, se plaçant au milieu de la table.

Président du conseil de guerre, je nomme, pour m'assister comme juges, le capitaine Travot, le plus juste de nos officiers ; La Tour d'Auvergne, le plus loyal de nos soldats. (*Le capitaine et La Tour d'Auvergne viennent s'asseoir de chaque côté de Kléber.*) Le plaignant est là ?

LIONEL, s'avancant.

Il n'y a pas de plaignant, général.

(Mouvement dans l'auditoire.)

KLÉBER.

Je veux dire l'insulté... Cette cause n'est pas seulement la vôtre, colonel Humbert... nous ne vengeons pas l'homme... c'est le grade outragé qui veut le châtiment du coupable. (*A un caporal qui se tient près du bureau.*) Ce soldat doit être ici ; qu'on l'amène.

LIONEL.

On ne le trouvera pas.

(Nouveau mouvement dans l'auditoire.)

ALBERTINE, à part.

Dieu merci !...

KLÉBER, à Lionel.

Pour avoir ainsi la certitude de son évasion, vous savez donc qui l'a favorisée ?

LIONEL.

Admettez que c'est moi, général.

KLÉBER.

C'est impossible... car vous n'avez pas le droit d'être clément. Officier français, ce n'est pas à vous, mais à l'armée que votre honneur appartient ; l'offensé qui soustrait l'offenseur à la justice outrage la majesté de la loi et n'est plus digne de porter une épée.

LIONEL.

Voici la mienne. Vous me condamnerez demain ; aujourd'hui, je ne demande qu'un fusil et une place à l'avant-garde.

(Lionel, qui a tiré son épée, s'avance pour la déposer sur le bureau, mais Brichard, sortant de la foule, vient se placer devant lui.)

BRICHARD.

Gardez votre épée, colonel ; j'ai eu tort de m'évader... je m'en repens et je viens me livrer.

LIONEL, *surpris*.

Lui!...

ALBERTINE, *spontanément*.

Vous venez vous livrer, Brichard, moi je viens vous défendre.

BRICHARD, *à Albertine*.

Que pourriez-vous dire en ma faveur, madame, nous ne nous connaissons pas ?

ALBERTINE, *à Kléber*.

De grâce, laissez-moi parler, général. Savez-vous pourquoi il s'est emporté jusqu'à l'insulte contre le colonel ? c'est parce que je n'avais pas le droit d'épouser Lionel Humbert, moi qui suis encore la femme d'Honoré Brichard.

LIONEL, *s'avançant*.

Une fatale erreur nous a fait croire que la mort l'avait rendue libre : l'outrage que j'ai reçu était légitime, quoiqu'il ne fût pas mérité. Il n'y a pas de coupables devant vous, général, il n'y a que des malheureux.



BRICHARD, à *Lionel*.

Malheureux !... comment pouvez-vous l'être, puisque Honoré Brichard n'existe plus !

ALBERTINE, *le regardant avec hésitation*.

Mais pourtant ?

LIONEL, à *Brichard*.

Quoi ! vous dites que vous n'êtes pas...

BRICHARD.

Celui que vous croyez... nullement.

KLÉBER, à *Brichard*.

Qui donc es-tu alors ?

BRICHARD.

L'image de mon frère, à ce qu'il paraît. Je ne croyais pas que la ressemblance fût encore si grande... Au fait, quand nous étions jeunes, notre mère elle-même s'y trompait.

KLÉBER.

Ce titre de frère n'explique pas l'insulte que tu as faite au colonel.

BRICHARD.

Pardon, général... Parti pour les îles il y a trente ans, j'apprends à mon retour, sur un faux rapport, je le reconnais, qu'Honoré Brichard est mort victime de la trahison d'un prisonnier de guerre comme lui ; on me cite le colonel Humbert ; je m'étais engagé... soldat, je ne pouvais pas me battre avec lui. Le besoin de punir celui que je croyais un meurtrier m'a rendu fou... je lui ai arraché son épaulette ; quand on n'a pas le choix des armes, on venge son frère comme on peut.

LIONEL, *bas, à Albertine*.

Dit-il vrai ?

ALBERTINE, à *demi-voix*.

Tous mes souvenirs le démentent, mais pourquoi nous tromperait-il ?

(Le bruit du canon retentit plus près.)

LA TOUR D'AUVERGNE, *se levant*.

On se bat de ce côté.

LE CAPITAINE, *de même.*

Le canon nous appelle à notre devoir.

KLÉBER, *d'un signe les faisant asseoir.*

Restez en place ; votre devoir, comme le mien, est de faire bonne justice.

GLORIETTE, *paraissant.*

L'ennemi est derrière ce mur.

(Fusillade rapprochée.)

KLÉBER, *aux soldats.*

Répondez-lui par les meurtrières. (*Les soldats font feu par les meurtrières. A Brichard.*) Ainsi, tu reconnais ta faute ?

BRICHARD.

Je la reconnais...

LA TOUR D'AUVERGNE, *bas, à Kléber.*

Cet homme m'a sauvé la vie, général.

KLÉBER.

Il fallait te récuser, tu n'es plus libre de ne pas être son juge.

(Un coup de canon fait une trouée dans le mur ; rumeur générale. Silence ! le conseil délibère.)

LIONEL, *à Brichard.*

Si vous êtes Brichard, pourquoi reniez-vous votre nom ?

BRICHARD.

Prouvez-moi donc que je ne suis pas un autre.

ALBERTINE.

Je veux vous croire... mais mes yeux et mon cœur s'y refusent... non ! non ! je ne le peux pas.

KLÉBER, *à Brichard.*

Accusé... le tribunal, qui ne peut consulter que le respect dû à la discipline, te condamne à la peine de mort.

BRICHARD.

Je m'y attendais, général.

LIONEL, *à part.*

Et le doute me reste, c'est affreux.

ALBERTINE. *s'avançant vers Kléber qui a quitté la table.*

A mort ! dites-vous ; n'y a-t-il donc ici personne qui ait le droit de faire grâce ?

LA TOUR D'AUVERGNE.

Hélas! non... personne.

KLÉBER.

Mais je puis surseoir à l'exécution du jugement... qu'on donne un fusil à cet homme... La Tour d'Auvergne, il marchera, il combattra à tes côtés... Songe que tu m'en répons, veille bien sur lui.

LIONEL.

Nous serons deux pour cela.

ALBERTINE.

Moi non plus, je ne le quitte pas!

KLÉBER.

A l'ennemi maintenant!

TOUS.

A l'ennemi!

(Sortie générale, le rideau baisse: pendant ce temps on ne cesse pas d'entendre la fusillade, le canon et le tambour battant la charge.)

## NEUVIÈME TABLEAU

### La bataille.

Paysage boisé. Au fond, une montagne coupée par des ravins. Aspect d'une partie du champ de bataille, qui s'étend jusqu'auprès de la ferme à gauche, et dont le mur du fond a disparu ; au lever du rideau, le canon et la fusillade se sont éloignés. On voit au fond des soldats l'arme au pied, attendant l'ordre de faire un mouvement.

### SCÈNE PREMIÈRE.

GLORIETTE, FIRMIN, puis BONNIVET, ensuite MARCEAU, suivi d'un détachement.

(Firmin est assis à droite sur un escabeau, Gloriette lui panse le bras.)

FIRMIN.

Ça ne sera rien, n'est-ce pas ?

GLORIETTE.

Une égratignure, pas davantage.

FIRMIN.

Je reverrai mes sœurs ?

GLORIETTE, *lui tendant une gourde.*

Buvez à leur santé, ça vous remettra tout à fait.

BONNIVET, *à gauche, criant avant de paraître.*

A moi !... venez m'aider à prendre mon prisonnier.

FIRMIN.

Apportez-le vous-même.

BONNIVET, *de même.*

Pas possible ; nous nous tenons si fort, qu'on ne sait plus qui est-ce qui a pris l'autre.

(Les soldats vont au secours de Bonnavet, qui ramène un prisonnier ; tous deux se tiennent au collet.)

BONNIVET, *au prisonnier.*

Veux-tu bien lâcher ton vainqueur, toi !...

GLORIETTE.

Comment, vous faites des prisonniers, mon parrain, vous un savant !

BONNIVET.

Quand les savants s'en mêlent, ils sont intrépides... (*A lui-même.*) surtout quand ils ont peur.

FIRMIN, *se levant et tirant son sabre.*

Merci, la vivandière ! si le bras droit faiblit, on se battra de la main gauche.

MARCEAU, *suivi d'un détachement.*

Les ennemis commencent à plier ; encore un effort et le champ de bataille est à nous. En avant !

(*Ils sortent par la gauche, Gloriette les suit.*)

BONNIVET, *se fouillant.*

Allons, bon ! j'ai laissé tomber mon Plutarque dans la mêlée ; il y a au moins trois grands hommes sur le champ de bataille, il faut que je les ramasse. (*Il court dans la même direction que les précédents.*)

## SCÈNE II.

NÉYON, puis GAINGUERLOT.

NÉYON, *en costume d'officier étranger, descend rapidement la montagne, emportant un drapeau.*

Le lâche, qui n'a pas su défendre son drapeau... oui, sous mon habit, je puis m'en faire une ceinture ; les Français, du moins, n'auront pas celui-là.

(*Au moment où il va détacher le drapeau de sa hampe, Gainguerlot, qui l'a suivi sur la montagne, franchit les ravins et arrive près de lui.*)

GAINGUERLOT.

Dites donc ! ne chiffonnez donc pas notre toile.

NÉYON, *se mettant sur la défensive.*

Celle-là ne t'appartient pas encore.

GAINGUERLOT.

Tiens ! le citoyen Néyon qui a changé de peau. A nous deux, mon bonhomme ! *(Il évite les coups de sabre, saute sur le drapeau, lutte avec acharnement. Néyon épuisé se sauve, Gainguerlot le rejoint sur la montagne et le précipite dans le ravin ; puis il redescend en s'écriant.)* Vivat ! Gloriette peut m'épouser, je tiens sa robe de noce.

### SCÈNE III.

L'OFFICIER AUTRICHIEN, LIONEL, LA TOUR D'AUVERGNE,  
BRICHARD, ALBERTINE, puis KLÉBER et MARCEAU

*(Ils sont armés de fusils, ils reculent en protégeant Brichard, qui est blessé, et vient tomber épuisé devant la porte de la ferme ; un officier autrichien, l'épée à la main, et les soldats qu'il commande poursuivent pas à pas les protecteurs de Brichard.)*

L'OFFICIER AUTRICHIEN.

Rendez-vous !

ALBERTINE, LIONEL ET LA TOUR D'AUVERGNE.

Non, jamais !

L'OFFICIER AUTRICHIEN, à ses soldats.

N'usez pas votre poudre pour rien : sabre en main !

*(Les soldats s'élancent sur le groupe qui continue à protéger Brichard, mais Lionel et La Tour d'Auvergne sont séparés. Albertine est restée seule près du blessé ; l'officier autrichien s'avance vers elle.)*

ALBERTINE, armant son fusil.

Moi vivante, vous n'aurez pas mon mari.

*(Elle tire, l'officier tombe ; au même instant une fusillade partie de la gauche met en déroute les ennemis. On entend le pas redoublé battu par les tambours, les Français repoussent les Autrichiens et dégagent Lionel et La Tour d'Auvergne.)*

LA TOUR D'AUVERGNE.

Vous arrivez à temps, camarades.

ALBERTINE, à Lionel et penchée vers Brichard.

Mais voyez donc, Lionel, le malheureux, il se meurt !

LIONEL.

Brichard !...

BRICHARD, *d'une voix éteinte.*

Eh bien, oui, je suis Honoré Brichard... silence. (*Leur prenant les mains.*) Je n'ai pas eu le courage de vous séparer vous vous aimez tant. (*Albertine se met à genoux.*)

LIONEL, *se découvrant.*

La France perd un héros.

ALBERTINE.

Le ciel reçoit un martyr.

LA BATAILLE.

(En ce moment, Kléber, Marceau, officiers, soldats, Gainguerlot portant son drapeau, Gloriette, Bonnavet, envahissent le théâtre.)

KLÉBER.

Enfants, la journée a été rude, mais la victoire nous reste.

MARCEAU.

Vive la République !

TOUS.

Vive la République !

---

### NOTE ESSENTIELLE

POUR LES DIRECTEURS DE PROVINCE.

Le rôle du tambour Trempe-la-Soupe doit être distribué à un artiste chantant ; au dernier tableau, le rôle de Néyon sera interprété par un danseur dans le cas où l'artiste, chargé de ce personnage, ne pourrait pas exécuter le combat et le saut en arrière qui détermine la chute dans le ravin.

Le pas de la vivandière, dansé par Gloriette et par Gainguerlot, pourra être exécuté par deux artistes de la danse.

S'adresser, pour la mise en scène détaillée, à M. Henri Laurençon, administrateur général du théâtre Parisien, rue de Lyon, n° 12.

---

Paris. — Typographie A. HENNUYER, rue du Boulevard, 7.